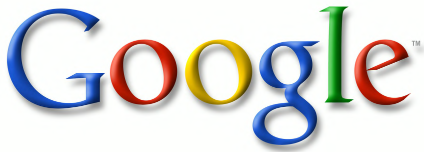
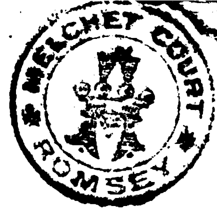






LE

TRIOMPHE

DES

BONNES FEMMES,

COMEDIE,

EN CINQ ACTES.

Par Mr. ELIE SCHLEGEL.

TRADUITE de L'ALLEMAND,

Par le Colonel Chevalier de CHAMPIGNY.

A LONDRES:
Imprimée dans l'Année MDCCLXIII.


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

A MADAME

La Baronne de Schimelman,

Née Baronne de GERSDORFF, Dame d'AHRENSBURG, et autres lieux.

MADAME,

VOICY la Bonne Femme habilleé a la Françoise; cette piéce a toujours été vôtre piéce favorite dans son original. Vingt fois vous en avèz demandé la representation lorsque j'étois à Hamburg: oserois-je, Madame, vous l'offrir comme un hommage public de ma reconnoissance pour l'accueil poli et obligeant que j'ai recu dans votre Maison de vous et de Monsieur le Baron de Schimelman?

Mere tendre, ainsi qu'épouse complaisante, vous dèvez prendre Hilaire sous votre protection, puis que vous possedèz toutes les qualités qui ont jusqu'icy interessè le public en sa faveur; que ne fera-t-il donc pas aujourdhuy ce meme public lorsqu'il la verra paroitre sous les auspices d'une Dame qui joint aux graces et à la douceur de son sexe les vertus du galant homme. J'ai l'honneur d'etre, avec respect,

Madame,

Londres le 15 Août, 1763.

Votre tres humble,

Et tres obeissant serviteur,

Le Colonel Chevalier de CHAMPIGNY.

ACTEURS.

AGENOR mari de JULIE.

NICANDRE, ami d'AGENOR.

PHILINTE, femme de NICANDRE, déguisée en homme dont le vrai nom est Hilaire.

HENRY, valet de NICANDRE

JULIE, femme d'AGENOR.

CATHERINE, suivante de JULIE.

Madame AGATHE, vieille gouvernante,

La SCENE et dans la maison d'AGENOR.

LE TRIOMPHE DES BONNES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATHERINE, PHILINTE.

CATHERINE.

En verité! madame, je commence presque à croire que nous autres femmes ferions comme les hommes, si nous etions à leur place. Je m'imagine qu' il suffit de porter un habit d'homme pour avoir envie de seduire. Comment vous seroit sans cela venue l'idée d'en conter à Julie?

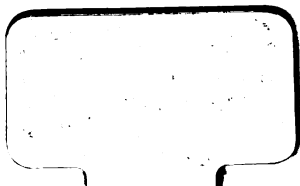
PHILINTE.

J'ai de bonnes raisons de faire ce que je fais, et je prévois d'avance mille rencontres. ——

CATHERINE.

Oui, j'en vois cent pour une, mais toutes pour chagriner Julie, et empirer encore votre mauvais sort.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



PHILINTE.

Prens soin en attendant de ce que j'ai aporté icy. Aides moi, ma chere Catherine, à m'insinuer dans les bonnes graces de Julie. Sans quoi Nicandre à l'aide d'Agenor saura bientôt m'eloigner. Cependant je suis necessaire icy. Ce n'est pas de Nicandre dont je suis inquiéte, je ne crains que les charmes de Julie. C'est pour quoi je veux me saisir de ce poste et le deffendre.

CATHERINE.

Paix! voicy Nicandre. Cessez d'etre Hilaire et redevenèz Philinte: attendèz un moment, Monsieur Philinte, je vais dire à Madame que vous etes icy.

SCENE SECONDE.

NICANDRE, PHILINTE.

NICANDRE.

Te voila deja, Philinte?

PHILINTE.

Qu'est ce que cela te fait? entre nous, mon ami, sais tu que je suis icy comme chèz moi?

NICANDRE.

Si cela est, je te conseille de te preparer à deloger.

PHILINTE.

Comment? jusqu' icy je n'en ai nulle envie.

NICANDRE.

Dis moi mon cher, pourque je te trouve toujours dans mon chemin?

PHILINTE.

Dis moi plutôt pourquois tu me suis eternellement comme une ombre?

NI-

NICANDRE.

Parlons franchement. Nous ſommes du même metier.

PHILINTE.

Quel eſt le tien ?

NICANDRE.

De reduire toutes les jolies femmes.

PHILINTE.

C'eſt juſtement mon cas.

NICANDRE.

Nous ſommes deux nouveaux Alexandres. Dis moi, as tu jamais trouvé une femme invincible ?

PHILINTE.

Dans tous mes voiages, je n'en ai trouvé qu'une aſſez ſotte pour ne pas ſe rendre. On l'apelloit Hilaire. Son mari——

NICANDRE.

Comment ! Hilaire ! y a-t-il long tems que tu l'as vüe ?

PHILINTE.

Pas long tems.

NICANDRE.

Etoit elle encore jolie ?

PHILINTE.

Paſſablement.

NICANDRE.

Avoit elle du bien ?

PHILINTE.

Entre deux.

NICANDRE.

Et tu n'as pû en venir à bout.

PHILINTE.

Non, elle avoit un ridicul de vertu——

NICANDRE.

Eſt ce la verité? Parles tu franchement?

PHILINTE.

Comment? que t'importe que ce ſoit la verité ou non?

NICANDRE.

En rien. Je ſonge ſeulement comment il eſt poſſible qu'une femme ne ſe rende pas.

PHILINTE.

J'en peux repondre. Perſonne ne le ſait mieux que moi.

NICANDRE.

Briſons la deſſus.

PHILINTE.

Je ne ſai qui je dois plaindre du mari ou de la femme. Je ſuis perſuadé que le premier y perd le plus.

NICANDRE.

Ecoutes, Philinte. S'il n'exiſtoit point de femme invincible, ce ſeroit un phenomene dont on nous auroit obligation à tout deux. Nous nous derangeons reciproquement. Depuis quinze jours que nous ſommes à nous épier, nous avons fait grace de la reputation à une demie douzaine de femmes qui l'auroient perdüe. Voila de beaux exploits!

PHILINTE.

Tu as raiſon, et il vaudroit mieux que tu ne te frotaſſes pas à moi: tu vois qu'il faut me ceder quand nous ſommes en concurrence: cherches fortune allieurs et cedes la place au vainqueur.

NICANDRE.

Ne veux tu pas me ceder Julie?

PHILINTE.

De bon coeur ſi tu peux en venir à bout.

NICANDRE.

Il ne ſuffit pas de me la ceder. Il ne faut plus mettre le pied icy.

PHILINTE.

En aurai-je moins ſon coeur ?

NICANDRE.

Si tu ne t'y prettes de bon gré, je ſaurai bien t'y reduire.

PHILINTE.

Je crois que tu veux ferailler. On voit bien que tu n'as pas baucoup à perdre, puiſque tu degaines ſi aiſément. Mais prends garde à toi je pourróis me deffendre d'une façon qui te ſurprendroit.

NICANDRE.

Fais le voir. Méts l'epeé à la main.

[*Il tire ſon épée.*

PHILINTE.

Il ne tiendroit qu'a moi, mais je ne le juge pas à propos.

NICANDRE.

Pas ! tu veux donc me ceder Julie.

PHILINTE.

Rien moins que cela. Rengaines, ſans quoi je vais m'évanouir. Car quoique j'aie baucoup de courage, j'ai le malheur de ne pouvoir ſouffrir une epée nüe.

NICANDRE.

Fi ! tu és un poltron.

PHILINTE.

J'ai plus de courage que toi. Tu veux me faire quitter la place l'epée à la main ; preuve infaillible que tu n'oſes y pretendre par le merite.

NICANDRE.

Je ne ſais quel mouvement interieur m'empeche de tomber ſur luy.

PHILINTE.

Quelqu'un vient, remets ton epée. On pourroit croire que nous faisons du bruit pour qu'on nous separe.

NICANDRE.

Soit. Tu n'as point de courage, ainsi j'aurois peu d'honneur de parler de ta lacheté. Mais je sais comme il faut m'y prendre pour te faire déguerpir. C'est un soin dont je vais charger Agenor.

SCENE TROISIÉME.

JULIE, PHILINTE, NICANDRE, CATHERINE.

NICANDRE.

Que vous etes belle ! aujourdhui, madame.

PHILINTE.

Quoi ! vous etes deja habillée ; je venois vous faire ma cour à votre toillette. Vous devriez cependant savoir que vous ne pouvéz vous y passer de moi.

JULIE.

Me passer de vous ! et pourquoi ? qu'avéz vous à controler ?

PHILINTE.

Tu devrois avoir honte, ma pauvre Catherine, d'habiller ta maitrésse si fort à l'ancienne mode. Tu meriterois qu'elle ne te permit plus de mettre la main sur elle.

JULIE.

Ne la grondez pas, c'est moi qui ai voulu être ainsi.

PHI-

PHILINTE.

Et moi je ne le souffrirai pas. Une chaise, Catherine. Voudriez vous Madame avoir la bonté de vous asseoir. Je vous montrerai comme on se met. Otèz moi cette fleur. Ce noeud, ma chere Catherine, doit etre tout autrement tourné.

[*Catherine change quelque chose à l'ajustement de sa Maitresse.*

JULIE.

Cela suffit, je ne sais, Philinte, quelle idée vous prend, et qui vous permet de vous donner ces airs avec moi. Vous me facherés.

PHILINTE.

Vous devriez me remercier.

NICANDRE.

Bas. Je ne m'etonne plus que ce blanc bec me coupe l'herbe sous le pied; il est dix-fois plus effronté que moi.

JULIE.

Philinte, vous m'avez defigurée. Mais qu' importe? je voudrois aujourdhuy ressembler à un monstre.

PHILINTE. Luy presentant un miroir.

Voiez mon charmant petit monstre, n'avez vous pas à present tout un autre air? pour aujourdhuy vous etes au parfait. Car vos charmes sont mon ouvrage.

NICANDRE.

Je vous conseille, Madame, de renvoier Catherine et de prendre Philinte à sa place, puisque c'est une si excellente fille de chambre.

PHILINTE.

Mais pourquoi vouloir aujourdhuy ressembler à unmonstre? avez vous de l'humeur? je veux vuos amuser par quelques contes. J'ai diné avec votre Mari, et ——

NICANDRE.

Le trait eſt impayable! égaier une femme en lui parlant de ſon mari!

JULIE.

C'eſt ſuivant les maris. Je doute, Nicandre, qu'on pût, ſi vous etiez marié, rejouir beaucoup votre femme, en luy parlant de vous.

NICANDRE.

Reſte à ſavoir. Il arrive ſouvent qu' une femme aime ſon mari par caprice, quelque bizarrement imperieux qu' il ſoit.

JULIE.

Trêve de diſcours ſur les Maris, s'il vous plait.

NICANDRE.

Vous avez raiſon. Devant une jolie femme il ne doit jamais etre queſtion de ſon mari.

JULIE.

Vas voir, Catherine, ſi Monſieur eſt rentré.

SCENE QUATRIEME.

NICANDRE, JULIE, PHILINTE.

NICANDRE.

Voila, Madame, qui deroge au traité que nous avons fait, vous avèz exigé vous même qu'on ne fit pas mention de votre mari.

JULIE.

Cette loix, Nicandre, ne regarde que vous, puiſque vous ne parlèz d'Agenor que pour vous en moquer.

PHILINTE.

Vous me permettrez cependant de dire que vous avèz le mari le plus éveillé que je connoiſſe.

N I-

NICANDRE.

Et de si bonne humeur avec ses amis qu' il n'y a que sa femme qui puisse connoitre jusqu'où vont ses caprices.

PHILINTE.

C'est la complaisance même, on en fait ce qu'on veut, il se prete à tout; et si je voulois vous rendre toutes les histoires qu' il nous a faites ce midy——

JULIE.

O contèz je vous prie.

NICANDRE.

Né savèz vous pas encore aux depens de qui les hommes s' amusent lorsqu'il n'y a pas de femmes avec eux?

PHILINTE.

Pour aujourdhuy les Maris ont déffrayé la compagnie, on a surtout daubé sur ceux, qui sont ce que je voudrois que fut le votre.

JULIE.

Je vous avertis tous deux que le premier qui parlera de mon mari ne sera plus receû chèz moi.

NICANDRE.

Parbleu! en faveur de la nouveauté! voici une loix qu' il faut respecter au moins un heure, vous serai tout au plus la troisieme femme dans le monde, qui en prescrive de pareilles.

PHILINTE.

Je rends justice à votre mari.

NICANDRE.

C'est d'honneur vrai: il lui rend justice.

PHILINTE.

Je loue son esprit, son merite, son savoir vivre, et surtout sa bonne humeur et sa politesse.

NICANDRE.

Il feroit trop parfait s' il en avoit auffi vis à vis de fa femme.

JULIE.

Je vous affure qu' il n' en manque pas.

SCENE CINQUIEME.

CATHERINE, JULIE, NICANDRE, PHILINTE.

CATHERINE.

Madame; Monfieur vient de rentrer dans l'inftant, il eft chèz luy.

JULIE.

Quoi ? il ne paffe pas un moment chez moi ?

PHILINTE.

Qu'y trouvèz vous de fi etonnant?

NICANDRE.

Laiffèz le ou il eft; ne fommes nous pas avec vous ?

JULIE.

Il a cependant coutume, chaque fois qu'il rentre au logis de venir droit à mon apartement. Cela m'inquiéte. Je ne fais——

CATHERINE.

Il a paru fort furpris que vous ne vinffiez pas au devant de luy.

NICANDRE.

L' entendèz vous! cela eft de l'etiquette du marriage.

JULIE.

Ne pouvois-tu pas me dire cela à l'oreille, ma chere Catherine ?

NICANDRE.

Ce qu'elle en fait est pour nous donner une preuve de cette politesse que vous louiez si fort dans votre mari il n'y a qu'un instant.

JULIE.

Avec votre permission je vous laisse un moment.

NICANDRE.

Ne cesserez vous donc jamais, Madame, d'agir à l'antique ? à peine Agenor a-t- il le pied à maison que votre coeur vole et soupire pour le voir ; vous ne vous verez peut être que trop.

JULIE.

Mon dessein est de vous l'emmener.

NICANDRE.

Non, je ne souffrirai pas que vous fassiez les premiers pâs. Il faut lui apprendre son devoir. Vous n'irez pas le trouver, je veux le conduire a vos pieds.

JULIE.

Nicandre, laissèz moi aller.

NICANDRE.

Permettèz, Madame, que je passe seul chez luy ; j'ai quelque chose de pressant à lui communiquer.

JULIE.

Puisque cela est : j'attendrai, crainte de vous deranger.

NICANDRE.

Restèz ici, Philinte, et ne souffrèz pas qu' une ausi jolie femme se regle sur les caprices de son mari.

SCENE SIXIEME.

JULIE, PHILINTE.

PHILINTE.

Enfin vous restèz, Madame, j'en suis enchanté. Tandis que Nicandre parle à votre mari; et qu'il luy parle sans doute de vous: j'ai de mon coté quelque chose de consequence à vous communiquer.

JULIE.

Et moi de même, Philinte. Ie vous ai jusqu'icy regardé comme un homme de bon sens où du moins comme un homme supportable. Mais aujourd'huy vous me tirèz de mon erreur.

PHILINTE.

Et comment?

JULIE.

Pouvez vous le demander? vous êtes vous jamais donné les airs que vous venèz de prendre à present.

PHILINTE.

J'en conviens, Madame, je suis un impudent, un fol, un etourdi; mais avec votre permission cela ne peut être autrement.

JULIE.

Et pourquoi?

PHILINTE.

Parceque plus on aime, et plus on est fol, et que je vous aime au suprême degré.

JULIE.

Quittèz ce badinage trop usé, il n'est nullement de mon gout.

PHILINTE.

Il est vrai qu' il est tres rare qu'on le dise au serieux.

ſerieux. Et juſtement parceque c'eſt mon ſerieux vous y devriez être d'autant plus ſenſible, quand ce ne ſeroit même que pour la rareté.

JULIE.

Votre ſerieux ? ditez vous ? cela ne ſe peut.

PHILINTE.

Je vous le repete, c'eſt tres fort mon ſerieux.

JULIE.

Peut on compter ſur ce que vous dites ?

PHILINTE.

Au moins autant qu'on peut compter ſur la parole d' une femme.

JULIE.

Cela etant, Philinte, prenèz congé.

PHILINTE.

Comment ? de qui ?

JULIE.

De moi! car j'ai fermement reſolu d'eviter quiconque s'aviſeroit de maimer, et me le dire.

PHILINTE.

En ce câs oubliez plutot que je vous aime. Souffrez moi encore quelque tems. Car je ſuis d'avance ſure qu'un jour vous m'aimerez auſi.

JULIE.

Moi ? vous aimer un jour ? voila encore une nouvelle impudence.

PHILINTE.

Oui, je le parie ; de plus vous m'aimerèz publiquement, et vous m'en ferez l'aveu devant votre mari.

JULIE.

Avèz vous perdu l'eſprit, Philinte ?

PHILINTE.

Oui à la barbe de votre mari. Je vous en aſſure.

JULIE.

Finiſſèz. J'ai crû juſqu' icy que vous aviez du reſpect pour moi, et qu'on pouvoit vous voir ; mais je vois bien qu'il faut me reſoudre a vous eviter.

PHILINTE.

Au nom de Dieu, ne vous décidèz pas ſi vite. Je vois bien que je n'oſes plus vous parler de mon amour. Mais ſi de tems a autre il m' echape un regard un ſoupir——

JULIE.

Je ne vous paſſe rien. Supprimez tout cela ; je ne vous permets pas même d'avoir l'air triſte. Soyez ſur que vous me ſerez inſuportable, déſque vous me paroitrez ſerieux ou reveur.

PHILINTE.

Ainſi du moins ma bonne humeur vous plait.

JULIE.

Je vous foûffre en faveur de votre enjoûement, et parceque de tems à autre vous diſſipéz mon chagrin : ainſi gardez vous bien de changer de role.

PHILINTE.

Ah! ah! deſorte pourtante que je ne vous ſuis pas indifferent. Permettèz que je vous baiſe la main. Vous me trouvèz tolerable, dites vous.

JULIE.

Ne me ferèz vous pas grace d'un mot? prend-on toujours garde à ce qu'on dit ?

PHILINTE.

Depuis quand etes vous ſi diſtraite ?

JULIE.

Depuis peu.

PHILINTE.

Sans doute depuis que vous etes mariée. J'en pro-

profiterez avec le tems ; peu à peu vous ne saurez aussi plus ce que vous faites, et ce sera partie gagnée pour moi.

JULIE.

Voila mon mari.

SCENE SEPTIEME.

JULIE, AGENOR, PHILINTE.

PHILINTE.

Tu viens fort à propos, mon cher Agenor ; nous etions en dispute. Tu dois decider.

AGENOR.

J'ai un mot à vous dire, Julie. (*bas*) Ne s'en ira-t-il pas bientôt ?

PHILINTE.

Ecoutes. Je soutiens qu'ainsi que tous les autres êtres la femme n'est icy que pour nous autres hommes, qu'un homme ne prend sa femme lorsqu'il se marie que pour son propre interest, et ta femme n' a pas assez d'experience pour me donner raison.

AGENOR. Bas à Julie.

Vous devez savoir que je ne peux le souffrir.

PHILINTE.

Reponds donc, Agenor.

AGENOR.

Eh bien, oüi. Ma femme a raison.

PHILINTE.

Fi ! langage de nouveau marié qui n'ose dire ce qu'il pense. Je serois honteux, si comme

toi j'etois marié depuis trois mois et si ma femme etoit aussi mal instruite des devoirs de son etât.

AGENOR. Bas à Julie.

Faut-il donc que vous n'ayey que des sots autour de vous ?

PHILINTE.

Je voudrois dès le lendemain de mes noces mettre ma femme sur le bon pied, et je debuterois par lui dire au sortir de l'eglise: Souvenèz vous, Madame, que vous étes mon premier sujet.

AGENOR. Bas à Julie.

C'est par pure malice que vous ne m'en debarassêz pas.

JULIE. Bas à Agenor.

Comment dois-je m'y prendre ?

AGENOR. Bas à Julie.

Continuêz à me choquer.

PHILINTE.

Que de jolies choses vous avèz à vous dire !

AGENOR. Bas à Julie.

Decidèz, il faut que l'un de nous deux s'en aille.

PHILINTE. En regardant à sa montre.

Quelque plaisir que j'aie à voir des jeunes mariez se parler à l'oreille, il faut ce-pendant que je vous quitte.

AGENOR.

Quoi ? deja ? O ! je vous prie, Philinte, restèz.

JULIE.

Vous aurez sans doute encore baucoup de visites à faire.

PHI-

PHILINTE.

Je dois encore aller dans cinq ou six endroits d'où les maris me voïent partir plus volontiers qu'ils ne m'y voient arriver.

AGENOR.

Venéz nous voir quand vous voudrez. Vous me ferez toujours plaisir.

SCENE HUITIEME.

JULIE, AGENOR.

AGENOR.

Ainsi parce que Philinte étoit près de vous, je n'ai pas eû l'honneur de vous voir dans ma chambre.

JULIE.

Dites plutôt que Nicandre est en cause, il m'a dit avoir à vous parler, et m' a fait entendre qu'il seroit bien aise d'etre seul avec vous.

AGENOR.

Convenèz en de bonne foi. Vous cragnièz que je ne rent-amasse le discours qui ce matin, vous a fait si vite sortir de mon apartement.

JULIE.

Si j'en suis sortie, c'est par raport à votre valet de chambre qui nous ecoutoit.

AGENOR.

Soit. Mais à present personne ne nous ecoute. Je profite de l'occasion pour vous faire souvenir que les premiers mois de notre mariage sont passés. Jusqu'icy j'ai glissé sur bien des choses qu'à bon droit. J'aurois pû critiquer. Je pretends que d'aujourd'huy vous meniez tout un autre train de vie.

JULIE.

Quoi ? Agenor, que vous ai-je fait ? que dois-je changer ?

AGENOR.

Tout.

JULIE.

En quoi ai-je pû jusqu'icy vous deplaire ?

AGENOR.

En tout.

JULIE.

Est-il possible ? ma soumission ? ma tendresse ?

AGENOR.

Ce n'est pas en me cajolant que vous vous tirrerez d'affaire. Quand on aime quelqu'un on a des attentions pour lui, et quand on a des attentions, on fait ce que veut ce quelqu'un.

JULIE.

Vous conviendrez en même tems, mon cher Agenor, que dans ce câs, on a aussi l'attention de n'en rien exiger que de raisonnable, on ne l'accable pas, à chaque instant de reproches, on ne luy demande pas tantôt une chose tantôt une autre, et on se garde bien surtout de lui faire apercevoir qu'on veut qu'il se regle en tout sur nos volontés.

AGENOR.

Les faux fuyans ne vous manquent pas pour tacher d'éluder vos devoirs. Vous feriez mieux d'employer votre esprit à me plaire. C'est en s'abandonnant aveuglement à la prudence de son mari, qu'un honete femme fait voir qu'elle en a.

JULIE.

Mais vous convenéz souvent que je ne suis pas assèz vaine pour faire parade de beaucoup d'esprit.

AGE-

AGENOR.

Vos badineries sont deplacées, Madame, quand je vous preche la bonne morale. Vous devèz commencer, par être plus posée, vous avez une certaine vivacité que je ne peux souffrir.

JULIE.

C'etoit, cependant, me disiez vous jadis, ce qui vous enchantoit en moi.

AGENOR.

Pourqui toutes ces parrures aujourd'huy ?

JULIE.

Pour vous mon cher ami, pour moi, et pour le monde. Car vous savèz que nous sommes prièz au bal.

AGENOR.

Au Bal ? et vous y voulèz aller ?

JULIE.

Avèz vous deja oublié que vous l'avèz promis hier en grande compagnie ?

AGENOR.

Ie l'ai promis, parceque je vous croiois assèz raisonable pour refuser. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de feindre une indisposition.

JULIE.

Ce n'est pas ma coutume d'etre si subitement malade, sans savour pourquoi.

AGENOR.

Pourquoi ? parcequ'il ne convient pas d'aller au bal. Ne vous rapellèz vous pas une proverbe latin que je vous ai souvent cité : qu'il faut être yvre ou fol pour danser.

JULIE.

Il me semble qu'il faut avoir le cerveau bien foible pour craindre de le detracquer en dansant.

AGENOR.

Quoiqu'il en soit, Madame, vous me ferèz plaisir de rester chèz vous. Je vous le repete je veux dès aujourd'huy vous mettre sur un pied plus raisonable, et il en est tems. Si vous voulez me plaire, il faut prendre l'opposé de tout ce que vous avez fait jusqu'icy. Pensèz à ce que je vous dis. Une pettite heure de reflexion n'y gatera rien. Adieu. J'attends votre reponse, et je prendrai mes mesures en consequence.

SCENE NEUVIEME.

JULIE.

Ou allêz vous? Agenor. Il s'en va! une petite heure de reflexion! qu' ai-je à reflechir? est-ce sur les caprices d'un Mari? sur l'ennuy qu'il inspire? il y a quelque mois qu'il auroit fallut y penser. Il faut que je change, que je change! et cela entout. Je voudrois voir comme nous passerions notre tems si j'etois aussi grognarde que luy. Mais il ne revient pas! il me laisse seule! il attend ma reponse. Il se reglera dessus. Qui sait quel rat luy passe encore par la tête? dois je lui ceder? cela est si petit. A peine y a-t-il quelques mois que je suis mariée, et il faut deja filer doux. Ma foi, j'ai beau y penser, il faut en passer par où il veut.

Fin du PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

JULIE, CATHERINE.

JULIE.

Tiens, Catherine, otes mon evantail, et dis au cocher que je ne sors pas.

CATHERINE.

Quoi? Madame, vous n'allèz pas au bal?

JULIE.

Non, je ne suis pas bien.

CATHERINE.

Pas bien! cela ce peut, vous n'etes du moins pas malade.

JULIE.

Je suis de mauvaise humeur, Catherine, que faire pour me dissipper?

CATHERINE.

Qu'ordonnèz vous?

JULIE.

Je ne le sais pas moi même, ne me le demandes pas.

CATHERINE.

Quelque ouvrage pourroit-il vous amuser?

JULIE.

Soit. Donnes moi quelque chose à faire.

CATHERINE.

Je ne sais pas encore quel ouvrage vous plait le mieux. On vit si fort dans la confusion dans ces commencements de marriage. Il n'est question

tion que de careſſes, comme ſi l'on en vouloit prendre pour le reſte de ſes jours.

JULIE.

Donnes moi ce que tu voudras. Tout m'eſt egal.

CATHERINE.

Aimeriez vous peut être mieux la lecture ?

JULIE.

Oui, pourvû que ce ſoit quelque choſe de gai.

CATHERINE.

Ma foi j'ai peur que nous n'ayons point de livres ; je vais en chercher un chèz Monſieur.

JULIE.

Non, ne me quittes pas.

CATHERINE.

En ce câs il faut par force, vous amuſer à lire ce qui vous reſte des vers qui ont eté faits a l'honneur de vôtre mariage et prendre ce dont nous n'avons pas encore faits des papillottes.

JULIE.

Pour cela non. On m'y predit tant de follies, tant de bonheur imaginaire dont on ſe flatte en vain.

CATHERINE.

Eh bien, prenèz du thé!

JULIE.

Je ne ſais ce que je veux : mais donnes du thé.

CATHERINE.

J'étois ſure de mon fait. Le thé eſt aux femmes ce que le vin eſt aux hommes, il diſſipe tous les chagrins. Dans la minute vous aurez de quoi paſſer le votre.

JULIE.

Non, reſtes ici ; ne me laiſſes pas à moi même, je ſuis trop melancolique.

CATHERINE.

Oserois-je vous demander, ma chere Maitresse, ce qui vous manque?

JULIE.

Tu n'y peux pas remedier.

CATHERINE.

C'est toujours un soulagement de le dire.

JULIE.

Qu'on est malheureux, d'être reduit faute d'autres, à ouvrir son coeur à un domestique! Il est vrai qu'il me sera impossible de deguiser mes péines. Celuy qui me les cause, me menage si peu, que tout l'univers en sera bientôt instruit.

CATHERINE.

Et celuy qui vous les cause s'apelle——

JULIE.

Qu'ai-je besoin de le nommer? Tu ne le connois que trop.

CATHERINE.

Il est vrai que c'est une question que j'aurois pû vous epargner. Quand on se plaint de quelqu'un c'est la plus part du tems de sa chere moitié.

JULIE.

On vient, ma chere Catherine, de me signifier qu'il falloit prendre un tout autre plan de vie. Il faut renoncer au monde pour m'enfermer avec mon mari.

CATHERINE.

Qu'apelle-t-il un nouveau plan? que pretend il par là? nous ne sommes deja que trop rangées.

JULIE.

Je fremis quand je pense à la vie que nous allons mener, puisqu'il a pû si tôt cesser de m'aimer. Tout luy deplait en moi; il me l'a repeté

cént fois, mes manières, ma façon de penser, et jusq' à ma conduite.

CATHERINE.

Le compliment n'est rien moins que flateur, Il faut que vôtre mari ait le gout gaté.

JULIE.

Il me menace de sa haine, si je ne change totale ment.

CATHERINE.

De sa haine! cela est fort! mais que vous changièz oû non, il ne vous haira pas moins.

JULIE.

Pourquoi?

CATHERINE.

Parceque certains gens ont de l'antipathie pour tout ce qui sent le mariage.

JULIE.

Malgréz cela, Catherine, je ferai ce qu'il veut, ne fut-ce que pour le convaincre de ses torts.

CATHERINE.

Comment peut on convaincre un homme qui a pour principe, qu'il suffit qu'on soit femme pour avoir toujours tort?

JULIE.

Ecoutes, Catherine, tu as servi d'autres femmes. Trouves tu à redire à mes façons? Crois tu que je manque en quelque chose à mon devoir? Puisqu'il me rompt toujours les oreilles de de voir.

CATHERINE.

Je deffie tout l'univers d'y trouver à redire. Vous êtes naturellement gaie, il en devroit être enchànté.

JULIE.

Et c'est ce qu'il appelle legereté, cela passera bientôt de soi même.

CA-

CATHERINE.

Et alors il vous taxera de caprice.

JULIE.

Mais ne devrois-je pas l'avertir que Nicandre et Philinte m'en content.

CATHERINE.

Au nom de Dieu! n'en faites rien, sans quoi vous vous attirerez un tourment de plus. Tout ce qu'on dit à gens de cette espéce devient un martir pour nous même.

JULIE.

Du moins ne les verai-je plus.

CATHERINE.

Ah! le pauvre Philinte. Il n'y avoit que luy qui quelque fois savoit nous amuser.

JULIE.

Je rougis d'autant plus d'être forcée de le fuir, que je luy ai obligation.

CATHERINE.

S'il n'y a que cela ce n'est que trop souvent la raison la plus valable d'eviter quelqu'un.

JULIE.

Il faut absolument que tu trouves un moment favorable pour tirer de mon mari quelque chose de l'argent qu'il s'est engagé de me donner.

CATHERINE.

La commission est difficile. On a aujourd-huy partagé le tems de façon qu'il n'en reste plus pour donner de l'argent.

JULIE.

C'est à toi à voir comme tu t'y prendras. Philinte m'a avancé quelques bagatelles dans une certaine occasion où il s'agissoit de l'honneur de mon mari même, puisqu'il m'a empeché de montrer la corde devant gens qui croient qu'il n'y a

rien de si honteux que de manquer d'argent, qu'il est facheux et delicat en même tems, de se voir reduit à agir avec plus de precaution et de ceremonie vis à vis de son propre mari que vis à vis de gens qui ne nous apartiennent en rien. Je ne peux décemment, rompre avec Philinte avant de m'être acquitte de ce que je luy dois. L'aurois je pû croire? qu'a mo nage il faudroit renoncer à tout amusement, à tout plaisir et à toutes mes connoissances? il faut, pour conserver un ombre de paix, dans le menage, que je sacrifie tout, ma joye, et jusqu' à ma jeunesse. Encore me trouverai-je heureuse, si à ce prix je peux ratraper une partie du coeur de mon mari.

SCENE SECONDE.

JULIE, AGENOR, CATHERINE.

AGENOR.

Vous pourriez peut être, Madame, dans la vivacité m'avoir promis des choses qu'il vous couteroit trop de tenir. Je viens pour vous rendre votre parole, et vous dire que vous êtes la maitresse de faire ce qui vous plaira; etes vous encore d'humeur d'aller au bal? on vous regrettera, si vous n'y venèz pas.

JULIE.

Je vous ai donné ma parole, et je la tiendrai.

AGENOR.

Mais si ce n'est pas de bon coeur, allèz y plutôt.

JULIE.

Je vous jure que c'est de bon coeur.

CA-

CATHERINE.

Si vous voulez, Madame, qu'on vous croie, commençez par effüyer vos larmes.

JULIE.

Le plaifir d'être avec vous me fait oublier le refte de l'univers.

AGENOR.

Enfin vous tenez le langage que doit tenir une femme raifonnable.

CATHERINE.

Le doit ne feroit-il pas de trop?

AGENOR.

Il n'y a pas jufqu' a Catherine qui ne fe moque de vous.

CATHERINE.

Si j'etois homme, je ne voudrois rien devoir qu' à la bonne volonté de ma femme. Jamais elle n'entendroit prononcer le mot d'il faut.

AGENOR.

Tu as raifon. Une honette femme ne doit pas fe mettre dans ce câs là. Il faut qu'elle faffe toujours plus qu'elle ne doit.

CATHERINE.

Plus qu'elle ne doit! qui diable voudroit être femme?

AGENOR.

Mais, que vois-je? il me femble que vous avèz pleuré. Par quelle raifon?

JULIE.

Ne le demandèz pas: ce n'eft rien.

AGENOR.

Je le crois. Et je fais que les femmes pleurent pour rien, mais c'eft ce rien que je veux favoir.

JULIE.

N'en parlons plus, je vous prie. Cela eſt paſſé.

AGENOR.

Catherine, il faut que tu me diſes d'ou viennent ces pleurs !

CATHERINE.

Rien de plus aiſé. Vous en êtes la cauſe.

AGENOR.

Moi? Madame; votre ſilence dit qu'elle a raiſon. Je vous ſuis obligé de me faire l'honneur de gater vos yeux pour moi. Mais, dites moi mon crime, pour que je vous demande pardon.

JULIE.

Qu'il n'en ſoit plus queſtion.

AGENOR.

Je vous entends. Il vous en coûte des l'armes pour quitter toutes les bagatelles auxquelles votre propre bon ſens plus que moi vous force de renoncer.

CATHERINE.

Comment quitter le monde ſans pleurer? il eſt ſi beau! le monde. (*elle pleure.*) Et il ne paroit pas, Seigneur Agenor, que vous ſerez des notres, quand nous l'abandonnerons.

AGENOR.

Mais ne voyèz vous pas, Julie, combien je vous aime?

CATHERINE.

Si on vous repondoit qu'oui, vous croiriez qu'on ſe moque de vous.

AGENOR.

Ou allèz vous Julie?

JULIE.

Mon air triſte vous choque, je veux vous le cacher.

SCENE

SCENE TROISIEME.

AGENOR, CATHERINE.

CATHERINE.

J'aurois, avec votre permiſſion, une petite priere à vous faire.

AGENOR.

Tant mieux, Catherine, j'ai auſſi à te prier de quelque choſe, et nous en ferons d'autant plutôt d'accord.

CATHERINE.

Madame a beſoin d'epingles, ne voudrièz vous pas me remettre les petits arrérages qui luy ſont dûs à ce ſujet depuis le jour de ſes noces jusqu' aujourdhuy ?

AGENOR.

Ma femme n'a qu'a s'adreſſer directement à moi, quand elle a quelques choſes à demander.

CATHERINE.

Fi ! ne ſavéz vous pas qu'il eſt indecent pour gens du bon-ton de ſe meler d'affaire d'argent.

AGENOR.

Je ne comprehends pas pourquoi ma femme en peut avoir beſoin.

CATHERINE.

On dit que vous voulèz totalement changer notre menage, et ce changement demande de l'argent. Il nous faut faire emplettes de livres, d'éguilles à tricoter, de mille choſes pour tuer le tems, et ſur tout d'une forte doſe de patience.

AGE-

AGENOR.

Je ne lache pas un sol que je ne sache comme elle se conduit à l'avenir.

CATHERINE.

Vous deviez songer, mon cher Monsieur Agenor, que vous vous y êtes engagé par le même contract, où ma Maitresse vous a promis fidelité.

AGENOR.

L'usage m'a fait faire la sottise de le promettre, c'en seroit une plus lourde de le tenir.

CATHERINE.

On risque quelque fois baucoup d'écornifler quelque peu que ce soit un contract de mariage.

AGENOR.

Parlons d'autre chose. Dans ce changement de menage je te destine un poste. Puis-je me flatter d'etre un jour aussi avant dans tes bonnes graces que ma femme y est à present?

CATHERINE.

Je ne vous comprends pas. Je suis réellement très attachée à mes maitresses,

AGENOR.

Dis à ta Maitresse. Tu la flattes dans toutes ses vanités. Tu entres surement pour quelque chose dans l'argent que tu me demandes pour des epingles, puisque tu le demandes avec tant de chaleur. Au surplus tu n'y dois rien perdre. Et pour te prouver la difference qu'il y a d'etre du parti de Madame où de celuy de Monsieur: tiens voila beaucoup plus que jamais ma femme ne peut te donner.

CATHERINE.

Je vous remercie pour elle. Je cours luy porter.

AGENOR.

Es tu folle ? c'eſt pour toi, et afin que tu prennes déſormais plus vivement mes interêts.

CATHERINE.

Non, non ! vous badinèz. Vous n' êtes deja que trop fort par vous même.

AGENOR.

C'eſt pourque tu aies à l'avenir un peu l'oeil ſur ma femme, et que tu me rendes compte de ce qui ſe paſſe.

CATHERINE.

Ce ſeroit choquer la bienſeance.

AGENOR.

O ! tu pourrois bien une fois en ma faveur chifonner un peu la bienſeance.

[*Il veut l'embraſſer.*

CATHERINE.

Ah ! ah ! Monſieur, que faites vous ? laiſſèz moi.

AGENOR.

Comme tu cries ! ma femme eſt dans ce cabinet.

CATHERINE.

Je voudrois qu'elle fut icy. Je cours luy dire.

AGENOR.

Demeurs. Je te l'ordonne. J'aime à te voir ſi ſenſible ſur ce chapitre de l'honneur. Ce n' étoit que pour t' éprouver.

CATHERINE.

Oui, oui pour m'éprouver ! je connois ces ſortes d'epreuves.

AGENOR.

Quoi? tu as deja ête éprouvée ?

CATHERINE.

La belle vertu qui ne l'auroit pas eté !

AGENOR.

Quoi qu'il en soit je te deffends d'en dire un môt à ma femme. Si je m'apercois que tu en aie ouvert la bouche : je te mets à la porte sur le champ.

CATHERINE.

Vous êtes le Maitre.

AGENOR.

Il faut que je me retire. Ma femme pourroit avoir entendu le bruit que tu as fait. Cries une autre fois plus bas. M'entends tu ?

[*Il veut l'embrasser.*

CATHERINE.

Oui ! ma foi, Monsieur, heureusement que je sais que ce n'est que pour m'éprouver.

AGENOR.

Taches donc de savoir un peu de ma femme ce qu'elle pense de moi ; je me doute qu'elle sera de mauvaise humeur de se voir si genée. Je t'attends dans peu dans ma chambre pour m'en dire des nouvelles. Je serai seul. M'entends tu ? ne tarde pas, petite espiegle, que tu ès.

SCENE QUATRIEME.

CATHERINE.

Ce qu'il y a de bon, c'est que j'ai de l'argent. Le garderai-je ? et en priverai-je ma Maitresse ? je pense trop bien pour cela. Mais luy dirai-

je

je à quelles conditions je l'ai eû? cela ne feroit qu'empirer les chôſes, et Madame, ne le prendroit pas. Allons et puiſque trop de franchiſe pourroit nous nuire: employons le menſonge.

SCENE CINQUIEME.

HENRY, CATHERINE.

HENRY.

Serviteur, ma belle enfant.

CATHERINE.

Votre ſervante.

HENRY

Seroit-il permis de baiſer tes jolies main?

CATHERINE.

Les voila fort à votre ſervice; vous êtes galant, Monſieur Henry.

HENRY.

Je le crois, Mademoiſelle Catherine. Auſſi n'en ſuis-je pas à mon apprentiſſage. Monſieur Nicandre et moi avons fait un cours complet de galanterie.

CATHERINE.

On m'a dit que plus on approfondiſſoit cette matiere, plus on l'oublioit.

HENRY.

Tu te trompes. Tu ne ſaurois t' imaginer ce que vaut l'experience.

CATHERINE.

Oſerois-je vous demander à quel numero votre experience eſt monté juſqu'icy?

HENRY.

A 99, ma chere, et je veux te prier d'etre la centieme.

CATHERINE.

Il eſt vrai que ce ſeroit domage que la centaine ne ſut pas complette.

HENRY.

Mon maitre eſt venu juſqu'a deux cent, et meurt d'impatience de voir par tes ſoins obligeants ta maitreſſe la deux cent et unieme beauté qui poſſede ſon coeur.

CATHERINE.

Ma foi l'experience rend encore plus effronté que galant. Monſieur Henry, parmi les 99 objets que vous avez ſubjugué, n'y en auroit-il pas eu un qui vous eut fait preſent d'un vigoureux ſouflet ?

HENRY.

Je ne me vante jamais des faveurs qu'on me fait.

CATHERINE.

C'eſt une faveur qui vous etoit peut être reſervée près de la centieme.

[*Elle luy donne un ſouflet.*

HENRY.

Oſerois-je pour lier connoiſſance, te faire une queſtion ?

SCENE SIXIEME.

NICANDRE, HENRY, CATHERINE,

HENRY

Que diable cherchez vous icy ? Monſieur, vous y venez, ma foi tres mal à propos pour moi.

NICANDRE. à Henry.

J'ai changé d'idée, tu n'eſt qu'un ſot, tu pourrois tout gater. Je veux luy parler moi même.

HENRY.

Cela eſt cependant de mon reſſort.

NICANDRE. à Henry.

Vas t'en, laiſſes moi ſeul avec elle.

HENRY.

Voulèz vous auſſi me ſouffler la Chambriere? c'eſt un fruit, dont vous ne devez tater qu'apres moi. (*Bas a Catherine.*) Ne te laiſſes pas ſeduire par mon maitre; conſerves toi pour moi.

NICANDRE. à Henry.

Veux tu decamper?

HENRY.

En verité, Monſieur, vous devriez avoir honte de partager avec un domeſtique.

SCENE SEPTIEME.

NICANDRE CATHERINE.

CATHERINE.

Vous voulèz peut être, Monſieur, voir ma maitreſſe, mais je ne la crois pas au logis.

NICANDRE.

Non. C'eſt Catherine que je cherche. Eſt il poſſible qu'avec autant d'eſprit tu ne voies pas ce qui m'amene ſi ſouvent icy?

CATHERINE.

Je puis, ſans etre ſorciere, le deviner.

NICANDRE.

Tu penſes peut être que c'eſt par raport à Julie.

CATHERINE.

A peu prés.

NICANDRE.

Tu ès bien ſimple ma pauvré Catherine. C'eſt par raport à toi.

CATHERINE.

Par raport à moi ?

NICANDRE.

Oui, par raport à toi. Il faut à la verité que je feigne d'aimer ta maitreſſe. Une jolie femme ne nous pardonne pas de paroitre inſenſible à ſes charmes. Ainſi pour mieux cacher mon jeu, il faut, ma chere enfant, que tu aies la bonte de me mettre bien avant dans les bonnes graces de Julie. Dis moi, Catherine. N'eſt-elle pas un peu brouillée avec ſon mari ? ne pourroit-on pas jetter de l'huile au feu ? pour me faire plus aiſement parvenir à mon but.

CATHERINE.

Et le tout par raport à moi, Monſieur, je n'y comprends rien.

NICANDRE.

Je vais te l'expliquer. Je t'aime, Catherine, et ta maitreſſe auſſi. Cela peut tres bien s'accorder.

CATHERINE.

Puiſque vous n'y regardèz pas de ſi près ; nous avons encore une jolie petite cuiſinere ; ne vous ſentiriez vous pas auſſi un peu de tendre pour elle ?

NICANDRE.

Comment eſt elle faite ? c'eſt dommage que je ne l'aie pas encore vûe. Mais pour reprendre le fil de notre diſcours, ne pourrois tu pas faire acroire à ta maitreſſe que ſon mari t'a faites certaines propoſitions ? dès qu'une femme eſt jalouſe. Elle ne tarde guerres a ſe vanger. De mon coté, je mettrois martel en tête à Agenor ſur le chapitre

chapitre de Philinte. Le mari feroit du bruit, la femme s'impatienteroit, et Nicandre en profiteroit.

CATHERINE.

Avèz vous par hazard, une confcience? Monfieur, je vous pardonne, en faveur de l'ufage, de vouloir faire fubir à mon maitre le fort qu'on deftine à tous les maris. Mais brouiller un menage, le procedé eft Turc.

NICANDRE.

Tu ne ferois pas, mon joli petit predicateur, fi confcientieufe, fi toi et ta maitreffe n'etoient coiffées de Philinte. Je ne fais à dire vrai ce que vous en voulèz faire l'une et l'autre, le meilleur, Catherine, feroit, ce me femble de faire déguerpir ce petit effeminé.

SCENE HUITIEME.

PHILINTE, NICANDRE, CATHERINE.

PHILINTE.

Bon jour, Catherine. J'entends, Nicandre, comme tu luy parles en ma faveur.

NICANDRE.

Elle me difoit que tu reffemblois à une fille, et je luy repondois que fouvent les phifionomies etoient trompeufes, et que malgrèz ton air de pucelle tu n'avois pas moins d'effronterie qu'un homme qui a fait dix campagnes.

CATHERINE.

D'effronterie? tranchez le mot. Vous favèz, Meffieurs qu'aujourdhuy, pour qu'un homme foit parfait, on exige qu'il foit auffi impudent qu'effronté, et je peux vous affurer qu'l ne vous manque rien pour être deux hommes accomplis.

PHILINTE.

Mais, Catherine, tu reſtes la, plantée comme un picquet, au lieu d'aller dire à ta maitreſſe que je ſuis icy.

NICANDRE.

Tu ne ſais pas vivre. Il conviendroit de jazer premierement un peu avec Catherine.

PHILINTE.

Je ſuis plus poli que tu ne crois. Je veux, ſans tant de préambules luy donner un baiſer.

NICANDRE.

Si cela eſt : je ſuis de la partie.

PHILINTE.

Oui! tu ſeras ſpectateur.

NICANDRE.

Je pretends, de plus, paſſer avant toi.

CATHERINE.

Et moi, meſſieurs, je me ſauve. Vous pouvez me ſuivre des yeux.

SCENE NEUVIEME.

NICANDRE, PHILINTE.

NICANDRE.

Si j'ai un conſeil à te donner, mon pauvre Philinte, c'eſt de t'en aller.

PHILINTE.

Pourquoi? veux tu encore m'y forcer l'epée à la main?

NICANDRE.

Cela n'eſt pas neceſſaire. Mais crois moi, je te plains.

PHI-

PHILINTE.

Je veux moins être plaint de toi que de tout autre.

NICANDRE.

Je te plains, te dis-je. On te donnera ton congé.

PHILINTE.

Icy ?

NICANDRE.

Oui, icy; c'est moi même qui l'ai expedié, et Agenor là scelle.

PHILINTE.

Heureusement que Julie ne là pas encore soussigné. Ainsi ce n'est pas une affaire tout à fait décidée.

NICANDRE.

Tres décidée, je te jure. Catherine va dans le moment te l'apporter en bonne forme. Je te conseille pour ton honneur de prendre ton parti en grand capitaine. Retires toi de bonne grace avant qu'on t'y force.

PHILINTE.

J'attendrai tranquillement.

NICANDRE.

Tu veux donc absolument rendre mon triomphe complet, tu veux essüyer le desagrement de me voir entrer, tandis qu'on te refusera la porte.

PHILINTE.

Je veux tout voir. Voicy Catherine.

NICANDRE.

Eh bien, mon pauvre Philinte, tu vas l'entendre. Je vais tout droit vers la porte de l'apartement.

SCENE DIXIEME.

CATHERINE, NICANDRE, PHILINTE.

CATHERINE.

Messieurs, ma maitresse vous fait dire qu'elle n'est pas à la maison.

NICANDRE.

Elle nous le fait dire? à tous deux? même à moi?

CATHERINE.

Vous pouvèz en être surs l'un et l'autre. Il n'y a qu'un moment qu'elle me l'a dit elle même.

PHILINTE.

Quelle conduite! j'ai dû la mener au bal.

CATHERINE.

Elle n'y va pas, elle passera quelques mois à campagne.

NICANDRE.

A la campagne? dans cette saison?

CATHERINE.

Du moins ce sera pour vous, comme si elle y étoit.

PHILINTE.

J'en conviens. Nicandre, j'ai mon congé. Mais on te donne aussi le tien. Cela me rejouit.

NICANDRE.

Je me mets au dessus de cela. (*Bas à Catherine.*) Je comprends que c'est par raport à Philinte que Madame ne veut pas me recevoir. Je vais tacher de m'en debarasser, puis je reviens sur le champ.

CA-

CATHERINE.

Ma foi, Monſieur, ce ſera à pure perte. Ne vous en donnèz pas la peine.

PHILINTE.

Je n'aime pas qu'on me donne mon congé; je le prends, alors plutôt, moi même. (*Bas à Catherine.*) Taches de t'en defaire. Je vais t'attendre dans ta chambre, je ſuis inquiete pour Julie. (*Haut.*) Adieu! Catherine.

NICANDRE.

Adieu! Catherine. Je me ferai dans peu préſenter à ta maitreſſe non par toi; mais par ſon mari: alors elle ſera ſurement au logis.

CATHERINE.

Bon! bon! meſſieurs. Notre parti eſt pris. Prenèz le votre. Bon voiage.

SCENE ONZIEME.

CATHERINE.

Toutes ces maudittes intrigues ne m'ont preſque point laiſſé de tems. Primo, mon maitre, puis Henry, puis Nicandre. Voila bien des amants. Cela eſt de mauvais augure. Une jeune perſonne qui a tant d'adorateurs court riſque de porter tout le tems de ſa vie le triſte nom de fille; mais depechons. Ma maitreſſe a beſoin d'argent, mon maitre veut que je lui diſe ce qui ſe paſſe, et il me faut encore forger biens des choſes.

SCENE DOUZIEME.

JULIE, CATHERINE.

JULIE.

Ils sont enfin partis.

CATHERINE.

Oui, et cela dans la dernier surprise.

JULIE.

Fais en sorte que je ne les revoie plus, Nicandre, parceque je le hais, et Philinte, parce qu'il deplait à mon mari. J'ai peur de l'avoir traité tantot un peu trop brusquement.

CATHERINE.

Brusquement? sur mon honneur je ne m'en suis pas apperçûe. Soyez tranquille. Votre mari ne vous envoie, à la verité, pas l'argent que vous demandiez, mais voicy un prèsent de sa part.

JULIE.

Un présent?

CATHERINE.

Oui, mais il ne veut absolument point de remerciment.

JULIE.

Qu'on dise ce qu'on voudra. Agenor a pourtant le coeur mëilleur qu'il ne semble. Où est-il? je veux tacher d'achever de l'adoucir.

CATHERINE.

Pour Dieu! gardèz vous bien de parler du présent. Je suis perdüe, si vous en ouvrez la bouche.

JULIE.

Pourquoi?

CATHERINE.

Pourquoi ? vous connoiſſèz les caprices et la vanité de bien des gens. Ils s'imaginent qu'on ne parle jamais plus de leur generoſité que lorqu'ils font ſemblant de n'en rien ſavoir. Votre mari ne veut pour rien au monde qu'on luy en parle.

JULIE.

Cela eſt ſingulier.

CATHERINE.

Il faut bien que cela ſoit ſingulier, puiſque cela vient de luy.

JULIE.

Pourvû que tu ne me faſſes pas commettre une faute.

CATHERINE.

Suivez mes avis, et vous n'en ferèz jamais.

JULIE.

Gardes cet argent, Catherine, et payes Philinte : voicy un grand ſouci de moins. Je vais trouver mon mari, et ſans parler de remerciments, luy montrer du moins l'air le plus content, que je puis. Qui ſait s'il ne revoquera pas l'arrêt de ma priſon ? qui ſait s'il ne ſe repêntira pas des loix ridicules qu'l m'impoſe ? lorſqu'il vera juſqu'a quel point la moindre petite marque de bontée de ſa part peut me toucher, et que malgrèz tout le chagrin qu'il me cauſe, ma tendreſſe pour luy eſt toujours la mème.

Fin du SECOND ACTE.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE,

AGENOR, JULIE.

AGENOR.

On ne peut donc savoir d' où vient tout d'un coup cet excès de contentement ?

JULIE.

Pourquoi le chercher allieurs qu'en vous-même ?

AGENOR.

Ne croyèz pas vous sauver par cette reponse. Il n'y a qu'un moment que vous etiez triste et abbatue. On auroit dit que vous alliez mourir. Et vous voila à present vive et de bonne humeur.

JULIE.

Bon : n'entendèz vous pas cela ? vous connoisez les femmes. Tantôt elles pleurent ; tantôt elles rient. Leurs larmes se sechent aussi vite qu'elles viennent. Tout ce qu'elles font est caprice, et elles sont aussi indefinissables que le tems. Voila pourquoi vous me voièz de meilleure humeur qu'auparavant.

AGENOR.

Oui ! oui ! la remarque seroit juste, si elle ne venoit pas de vous.

JULIE.

C'est dommage que vous ne la trouviez pas telle, parceque je l'ai faite.

AGE-

AGENOR.

Vous n'en conviendriez pas, si cela etoit vrai.

JULIE.

Suffit-il que je dise une chose pourque vous ne la croyèz pas ?

AGENOR.

Il suffit que je veux savoir ce qui vous rend si gaie. Je n'ose croire que ce soit quelque chose qui doive être un mistere pour votre mari.

JULIE.

Vous voulèz eprouver si je saurai me taire, dans un câs ou vous ne voulez pas que je parle.

AGENOR.

Moi ? je voudrois voir que vous me cachassiez quelque chose ? un mari doit tout savoir. J'ai droit de tout savoir. Et j'ai de fortes raisons pour vouloir en etre instruit. Une femme qui caresse trop son mari, oû vient de le tromper, oû veut le tromper.

JULIE.

On le dit de son ennemi. Je ne m'imagine pas, que vous comptiez votre femme de ce nombre.

AGENOR.

Vous ne m'echaperez pas cette fois avec toutes vos subtilités. Plus vous differèz, plus votre gayeté m'est suspecte. Je vous le demande en honneur, d'oû vient cette gayeté ?

JULIE.

Vous le savèz tropbien pour me le demander. Elle vient de votre bonté.

AGENOR.

De ma bonté ? quelle bonté ?

JULIE.

De celle dont vous me deffendèz de vous remercier.

AGENOR.

Quel enigme eſt celà ?

JULIE.

Dans le même moment que j'avois lieu de croire par vos façons, que vous vous plaiſiez à me tourmenter, vous m'avèz fait connoitre que vous m'aimiez encore, voila ce qui m'a conſolé, et cela me donne méme lieu d'eſperer qu'un jour.——

AGENOR.

Voila ce qui s'apelle parler comme il convient Mais vous y mettez trop d'eſprit, pourque je croie que c'eſt votre ſerieux.

JULIE.

Si je prends vos bontés au ſerieux, pourquoi n'en faites vous pas de même? lorſque je vous parle avec bons ſens.

AGENOR.

Que je meurs, ſi je ſais de quelles bontés vous voulez parler.

JULIE.

Vous badinèz. Vous l'aurez deja oublié, mais puis qu'abſolumént vous le voulez, je vais vous rapeller de quoi il eſt queſtion. Il s'agit du prèſent que vous m'avèz envoié.

AGENOR.

Un preſent? et par qui?

JULIE.

Par ma femme de chambre.

AGENOR.

Que dites vous? eſt-il poſſible? et la traitreſſe vous a porté un prèſent de ma part ?

JULIE.

Oui, pourquoi ſi fort vous irriter contre elle? elle m'a prié de ne vous en faire aucun remerci-

ment

ment, m'ajoutant que vous ne vouliez pas qu'il en fut queftion. Mais vous m'avez tant tourmenté que je n'ai pû y tenir.

AGENOR.

Quelle hardieffe ?

JULIE.

Trêve de deguifement, mon cher coeur, je vous en remercie.

AGENOR.

Remerciez en celuy qui vous l'envoie. Vous m'etonnèz, Julie. Ne voiez vous pas que ce prefent cache quelque miftere. Vous avez l'efprit fi perçant, vous vous douterez de quoi il s'agit. Mais c'eft à deffein que vous feignez de n'y rien comprendre.

JULIE.

Que voulèz vous que j'y comprenne.

AGENOR.

Ne l'ai-je pas dit. On ne voit jamais moins que lorfqu'on ne veut rien voir. Ne remarquez vous pas que Catherine vous a fous main voulu faire accepter un prefent d'un de vos adorateurs, dont graces à vos foins, Madame, vous ne manquez pas.

JULIE.

Que dites vous ? on me tromperoit? C'eft un fait qu'il faut éclaircir.

AGENOR.

Demeurez icy, Julie. N'en touchez rien a Catherine.

JULIE.

Quoi ? je fouffrirois——

AGENOR.

Je vous l'ordonne. Ne luy faites rien remarquer, j'ai mes raifons.

JULIE.

Voicy Nicandre. Je vous quitte, mon cher.

AGENOR.

Je vous le repete, pas le mot à Catherine, sans quoi je croirai que vous vous entendèz ensemble.

SCENE SECONDE,

NICANDRE, AGENOR.

NICANDRE.

Eh bien! Agenor. Je me rejouis de voir que votre nouvel arrangement vous réussise à souhait. Vous ferez de votre femme tout ce que vous voudrez. Vous la gouvernèz d'un clein d'oeil. Vous voila débarrassé de Philinte et de tous les gens de son espêce. Julie va au de là de vos desirs. Je voulois tantôt luy faire ma cour, elle m'a fait dire qu'elle n'etoit pas au logis..

AGENOR.

Elle a refusé votre visite? je parie que c'est parce que vous êtes mon meilleur ami. Je vais de ce pas luy en laver la tête.

NICANDRE.

Non, laissèz la s'accoutumer à ne voir absolument personne. Vous en serez d'autant plus tranquille. Supposé même qu'elle l'eut fait par anthipatie pour moi: elle n'a surement pas lieu de m'aimer.

AGENOR.

Comment? et qui pourroit vous haïr?

NICANDRE.

Presque toutes les femmes. S'il y en a qui par hazard semblent me tolerer: c'est purement

par

par crainte, et parce qu'elles ſavent que je connois toutes leurs foibleſſes : Elles me careſſent comme quelqu'un qui eſt au fait de leurs ſecrets les plus important. Je vous l'ai dit cent fois, mon cher Agenor, je connois aſſèz les femmes, pour les haïr de bon coeur.

AGENOR.

Que vous êtes heureux! comment y avèz vous pû parvenir ?

NICANDRE.

Je ne les frequente que pour etudier leurs foibleſſes, et les faire remarquer aux autres.

AGENOR.

Il eſt malheureux qu'on connoiſſe leurs foibleſſes, et qu'on ne les en aime pas moins.

NICANDRE.

Je ſuis ennemi juré de toutes les politeſſes et de toutes les flatteries qne notre ſexe leur croit devoir. On les gate par là ; elles s'imaginent n'avoir point de deffauts parce qu'on croiroit manquer à la civilité de leurs en faire apercevoir quelqu'uns. Quant à moi, dés que je ſuis ſeul avec elles ; je leurs dis ſans fard tout ce que je penſe d'elles. J'aggrave ſouvent leurs fautes, pour qu'elles en aient horreur, et qu'elles ſe corrigent d'autant plutôt.

AGENOR.

Viens que je t'embraſſe, et te remercie au nom de tous les maris.

NICANDRE.

Tu as tort. J'y trouve mon propre plaiſir, je hais les femmes, mais je les hais comme les gens raiſonnables haiſſent les fous. Je voudrois volontiers les rendre ſages.

AGENOR.

Il n'eſt point de mari qui ne dût te porter à belles mains près de ſa femme, et te laiſſer tout le jour ſeul avec elles.

NICANDRE.

Ta femme, par exemple——

AGENOR.

Que luy dis tu ? je te prie.

NICANDRE.

Je me garderai bien de te faire remarquer tous ſes deffauts. Tu l'en aimerois peut être moins.

AGENOR.

Je ne les connois que trop, je te jure, et il n'y a pas de jour que je ne luy en cherche de nouveaux.

NICANDRE.

Madame, luy dis-je, par exemple. Philinte veut vous faire accroire que vous avèz de l'eſprit, n'en croièz rien, pure flatterie, d'allieurs ce n'eſt pas de ce coté que le pauvre homme brille.

AGENOR.

Quoi ? tu oſes luy tenir de pareils propos ?

NICANDRE.

Ne t'en a-t-elle pas encore porté ſes plaintes?

AGENOR.

Elle n'a garde.

NICANDRE.

Vous avèz, ajoute je quelque choſe qui reſſemble à de l'eſprit, quelque choſe qui fait que vous ne ſaiſiſsèz que le ſuperficiel, et jugèz par conſequent toujours mal, parceque vous ne pouvez approfondir; une preuve infaillible de votre peu d'eſprit eſt que vos idées ne ſe rencon-

contrent presque jamais avec celles de votre mari.

AGENOR.

O! dis luy bien cela; repetes le luy souvent.

NICANDRE.

Je le luy ai repeté cent fois.

AGENOR.

Tu ne saurois trop le faire. Repetes le luy tous les jours. Je vais l'apeller, et luy deffendre de t'eviter.

NICANDRE.

Tu sais que je pardonne aux femmes de m'eviter. Laisses les me fuir. Je les fuis à mon tour.

AGENOR.

Vois la par complaisance pour moi.

NICANDRE.

Je ne ferai que me rendre importun.

AGENOR.

Ne sois pas inflexible. Il faut que tu luy parles. Je lui ordonnerai expressement de te voir en tout tems, je veux que son apartement te soit toujours ouvert. Attends un peu, je te prie; dans un moment elle sera icy.

NICANDRE. à part.

Ma foi les plus fins ne sont que des sots, quand on les prends par leur foible.

SCENE

SCENE TROISIEME.

NICANDRE, HENRY.

HENRY.

Monsieur, ce marchand à qui vous donnates dernierement une lettre de Change, vous cherche.

NICANDRE.

Par quelle raison?

HENRY

Parce que la lettre est revenue avec protest, votre correspondant a repondu qu'il n'avoit plus de fonds à vous.

NICANDRE.

Voions, que je calcule. 500 puis 300 font 800. Puis 180. Mon correspondant a raison; c'est un honnete homme. J'ai tout mangé.

HENRY.

Quoi? tout votre bien?

NICANDRE.

Eh bien! balourd que tu ès dequoi t'effraies tu? j'ai bien sû qu'il ne dureroit pas eternelement, je l'ai mangé en galant homme.

HENRY.

Revenons au marchand.

NICANDRE.

Qu'il attende que je gagne quelque chose au jeu, ou qu'il m'arrive quelque autre bonne fortune.

HENRY.

Je doute qu'il attende.

NICANDRE.

Je sais bien le moyen de le faire attendre, malgrez luy. Je lui donnerai une nouvelle lettre de change sur un autre de mes correspondants.

HENRY.

Qui ne sera pas plus acceptée que la premiére.

NICANDRE.

Cela se pourroit.

HENRY

Mais, Monsieur, jusqu'icy vous n'avèz trompè personne.

NICANDRE.

C'est ce que je ne pretends aussi pas faire. Ne peut il pas attendre que je luy paye la lettre de change et les frais tout ensemble.

HENRY.

Est-ce là votre reponse? je vais la luy porter.

NICANDRE.

Dis luy que dans l'instant j'irai le trouver. A propos, tu t'en vas sans me rendre compte.

HENRY.

De quoi?

NICANDRE.

De quoi? l'as tu oublié?

HENRY.

De cette jolie petite grisette que vous vites hier.

NICANDRE.

Justement. Veut-elle souper chez moi ce soir?

HENRY.

Cela feroit aisé à ranger. Mais il y a un diable d'obstacle qui vient à present fort mal à propos.

NICANDRE.

Quel obstacle ?

HENRY.

A quoi bon le dire ? il n'y pas de remede. Si ce maudit correspondant avoit encore des fonds à nous.

NICANDRE.

De combien s'agit-il ?

HENRY.

Ah ! il faut être juif pour cela. Quinze ducats pour une si petite fille !

NICANDRE.

Rien que cela ? tiens, les voila.

HENRY.

Encore cinq ducats pour la bonne Maman qui dabord jetoit feu et flame, et êtoit, comme un dragon.

NICANDRE.

Voila les cinq ducats. Et cinq de plus, pour nous faire faire la meilleure chere que tu pourras ce soir,

HENRY.

Mais, Monsieur, vous pourriez de cet argent acquitter une partie de la lettre de change.

NICANDRE.

Vas t'en, obeis, et ne me repliquès pas. Il faut bien que ces vingt cinq ducats prennent le chemin des autres.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

JULIE, NICANDRE.

NICANDRE.

Vous voyèz, Madame, comme l'amour eſt ingenieux, vous m'evitèz, et je ſais par le canal de votre mari me procurer un bonheur d'oû depend ma vie.

JULIE.

Il n'y a que vous qui trouverez de l'eſprit à ſavoir aigrir un mari contre ſa femme.

NICANDRE.

Qu'entendèz vous par là?

JULIE.

J'ai ſouffert juſqu'icy avec trop de bonté les propos offenſans que vous avèz tenus ſur mon chapitre. Je n'ai pas, comme je l'aurois pû, fait voir à mon mari de quelle nature êtoit votre amitié pour luy, ainſi que les bons ſervices que vous cherchiez à luy rendre près de moi. Et pour m'en recompenſer, vous l'engagèz à m'interdire toute ſocieté, vous luy mettez en tête de me faire prendre tout un autre train de vie, et pour brocher ſur le tout, vous m'attirèz le gracieux reproche que je ne ſaurois ſouffrir ſes amis, et que je ne me plais qu'avec des fols et des flateurs.

NICANDRE.

N'a-t-il pas ajouté auſſi que vous evitiez le gens qui de tems en tems vous diſoient vos verités?

JULIE.

Quand avèz vous pû remarquer que la verité me deplaiſoit?

NICANDRE.

Quand vous m'avéz deffendu de vous parler de mon amour.

JULIE.

Tous les discours que vous m'avèr tenu n'ont ils pas toujours été encore plus choquants pour mon mari que pour moi ?

NICANDRE.

Au lieu de vous facher, Madame, rions plutôt de mon invention—(*Il rit*)—examinèz bien la chose. Vous me refusèz la porte, je mene vôtre benêt de mari au point de vous ordonner de me voir tête à tête, tandis qu'il vous cache à tout l'univers. N'y a-t-il là dequoi rire?

JULIE.

Si fort, que je suis sure que mon mari en rira luy même lorsque je le luy conterai.

NICANDRE.

Si vous saviez toutes les choses dèsagreables qu'il m'a donné commission de vous dire. Mais puisqu'il est une fois decidé que vous devéz entendre quelque chose de dèsagreable de ma part: je vais vous entretenir de ma passion.

JULIE.

Et moi je vous dis tres serieusement que je ne vous ecouterai pas. Je me flatte, que l'aveuglement de mon mari cessera lorsque je luy aurai oûvert les yeux sur votre chapitre, j'espere qu'alors sa confience diminuera, et que vous ne le tromperez plus si impudemment.

NICANDRE.

Peines inutiles! il ne vous croira pas. Demeurez icy: avez vous oublié qu'il vous a ordonné de m'ecouter ? ignorez vous que je peux vous voir à toute heure, entrer dans votre apartement

ment quand bon me semble. Si mon amour vous deplait, je saurai vous punir. Et plus mes visites vous seront à charge, plus je vous en ferai. Je vous suivrai partout. Mais si vous voulez un peu vous radoucir je n'abuserai pas de mes droits.

JULIE.

De quoi n'abuserez vous pas ? si vous abusez si fort de l'amitié de mon mari.

NICANDRE.

Je n'en ferai usage que pour vous être utile. Je ne feins d'être son ami que pour être plus surement le vôtre. Dites qu'ordonnez vous que j'en obtienne pour vous. Rien ne me sera impossible, fut-ce la chose la plus extravagante,

JULIE,

Je ne forme jamais de pareilles prétensions d'allieurs je ne veux rien vous devoir. Mais si vous voulèz encore me temoigner un ombre de respect; engagez mon mari à me rendre justice, au lieu de l'en empecher. Representèz luy le ridicul du plan de vie qu'il veut me prescrire, dites luy qu'une femme n'est ni une esclave, ni une prisonniere, enfin apprenez luy à mieux recompenser l'amour le plus tendre.

NICANDRE,

Tout peut venir avec le tems, Madame, j'irai plus loin; je vous dirai comme il faut vous y prendre pour en faire ce que vous voudrez, pour en être adorée, en un môt pour vous rendre la Maitresse absolüe.

JULIE.

Et le moyen d'y reussir ? si jusqu'icy toute ma tendresse n'a servi à rien.

NICANDRE.

Trompez vôtre mari.

JULIE.

Moi! le tromper?

NICANDRE.

Oui, Madame, c'eſt le ſeul moyen d'en faire ce que vous voudrez.

JULIE.

Eſt-il poſſible? et vous——

NICANDRE.

Oui moi même, moi même, je vous parle en ami. Un mari eſt un animal, qui veut qu'on le trompe. La vraie tendreſſe d'un femme eſt à ſes yeux trop froide et trop peu animée. Il s'magine meriter quelque choſe de plus vif. Il faut oûtrer la vrai-ſemblance pour qu'il ſe croie ſuffiſament aimé. Une femme qui n'a pas ſes petites vues ne ſe donne pas toutes ces peines. Elle penſe que ſon coeur doit ſuffir à ſon mari. Mais une femme d'eſprit n'a qu'a feindre une violente paſſion pour ſon epoux, et paroitre fort empreſſée près de lui. Elle peut du reſte faire ce qui luy plait, il yera tout ſans rien voir, Ainſi, Madame, croiez moi, feignez la tendreſſe la plus vive pour Agenor, nous en rirons entre nous. Vous n'etes pas la premiere à qui j'aie donné ce conſeil, et vous ne ſerez pas non plus la premiere qui s'en ſoit bien trouvé.

JULIE.

Gardez vos conſeils pour d'autres qui ſauront mieux les ſuivre; et faites moi l'honneur de vous retirer.

NICANDRE.

Non, belle Julie, je ne vous quitte pas que vous ne me permettiez de vous parler une autre fois de ma paſſion. Plutôt mourir à vos pieds.

[Il ſe jette a ſes genoux.

JU-

JULIE.

Je chargerari mon mari de vôtre oraiſon funebre. Vites. Levèz vous.

NICANDRE.

Vous vous fachèz, Madame.

JULIE.

Parceque vous êtes inſupportable. (*Elle ſonne*) Catherine.

NICANDRE.

Sonnèz, ſonnêz, dans l'etat déſeſpoir oû je ſuis peu m'importe ſi tout l'univers me voit à vos pieds. Je vous jure que je ne me leve pas.

JULIE. Sonne encore une fois.

Catherine.

NICANDRE.

Paix, j'entends quelqu'un. Il faut me lever, c'eſt une terrible femme. (*En s'en allant*) Allons trouver mon banquier, le drole pourroit me jouer un tour qui derangeroit toutes mes petites intrigues.

SCENE CINQUIEME.

JULIE.

Non, je ne peux plus me taire. Nicandre anime mon mari contre moi, et loin de l'en punir, je l'aiderois à déguiſer ſes vues. Il eſt tems d'ouvrir les yeux à Agenor. Il me croira; car je ne luy ai jamais donné lieu de ſoupçonner ma bonne foi. Mais ecoutons! je l'entends qui parle avec chaleur: n'eſt ce pas Catherine qui qui eſt avec luy? je crois qu'elle ſe ſauve icy. J'ai envie de leur faire place, et de les ecouter.

CENE

SCENE SIXIEME.

CATHERINE, AGENOR.

CATHERINE.

Vous me forcerez de tout decouvrir, à Madame.

AGENOR.

Ingrate! traitresse! ne luy en as tu pas deja assez dit?

CATHERINE.

Jusqu'icy je ne luy ai pas dit le môt: je luy ai remis l' argent que vous m'aviez donné, parce que je suis plus humaine que vous, et que j'etois fachée de voir vôtre avarice vis à vis de vôtre femme, tandis que rien ne vous coute avec les autres. Mais je luy ai fait accroire que c'etoit un present de vôtre part, dont vous ne vouliez pas qu'elle vous remerciat.

AGENOR.

Et Madame le croit?

CATHERINE.

Comment ne le croiroit-elle pas? elle est accoutumée de tout croire, sans y reflechir davantage, dès qu'on parle de son mari.

AGENOR. En riant.

Je ne me serois jamais imaginé que cette espiegle auroit rendu ma femme si simple et si complaisante; mais, ma foi, Madame! cela n'est que juste! avant nos noces vous me gouverniez comme un sot. Mon tour est venu, et j'espere que mon regne durera un peu plus que le vôtre.

CATHERINE.

Ayèz honte de vous mocquer d'une femme comme la vôtre.

AGENOR.

Catherine, puisque tu ne m'as pas trahi : je vois que tu ès une bonne pâte de fille. Je te pardonne en faveur de l'invention. Viens ! que je t'embrasse.

CATHERINE.

Non, Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

AGENOR.

Cesses d'aimer sottement ma femme comme tu fais. Je ne sais pourquoi tu la plains, que luy manque-t-il ? que luy fais je ? ce qui la chagrine c'est que je pretends qu'elle vive à ma phantaisie, et non à la sienne. Il faut absolument que tu te defasse de cette tendresse deplacée que tu as pour ma femme, et qu'en revange tu prennes de l'amour pour moi.

CATHERINE.

Ah! Monsieur, j'ai le deffaut d'aimer constament.

AGENOR.

C'est un aimable deffaut. Aimes moi seulement; et ce deffaut me paroitra un grand merite. Il me faut absolument près de ma femme une personne qui ait l'oeil sur elle, qui me rende compte de tout ce qu'elle dit, et de ce qu'elle fait. Une femme se deguise toujours vis à vis de son mari. Elle s'en defie, et ne luy fait jamais voir ce qu'elle pense. Il faut le deviner. Tu dois veiller la mienne de près, elle est jeune, elle pourroit aisément donner à gauche. Je veux être informé de ses moindres actions, de ses discours, et de ses plus secretes pensées; c'est là Catherine, un poste de consequence, et je te le

 destine.

destine. Mais pour que j'aie une entiere confience en toi, il faut que je sois assuré que tu m'aimes.

CATHERINE.

J'ai sû plaire à ma Maitresse, elle m'aime. Et dans ce monde corrompu, il est impossible d'être egalement bien avec Monsieur et Madame.

AGENOR.

Penses y Catherine, je t'ai trop ouvert mon coeur. Tu vois qu'il n'y a pas de milieu: oû il faut me donner des preuves convainquantes que tu m'aimes, oû quitter ma femme, à qui tu es si attachée. Je ne te laisse que ce môment pour opter. Veux tu m'aimer oû non?

CATHERINE.

Pardon, si je vous dis que j'ai mille fortes raisons de m'en dispenser.

AGENOR.

Tu ne m'aime donc pas?

CATHERINE.

Non, en verité.

AGENOR.

Y às tu bien pensé?

CATHERINE.

Autant qu'une personne de mon sexe peut penser.

AGENOR.

Adieu! dis à ma femme que je veux luy parler.

SCENE

SCENE SEPTIEME.

CATHERINE, JULIE.

CATHERINE.

Qu'avèz vous Madame?

JULIE.

Rien, Catherine.

CATHERINE.

Vous avèz l'air si consterné.

JULIE.

Pourquoi aurois-je l'air consterné? rien ne peut plus me surprendre.

CATHERINE.

Je parie que vous avèz ecouté ce que Monsieur vient de me dire.

JULIE.

Non. Mais si on vouloit te forcer à me quitter, le ferois tu ma chere Catherine?

CATHERINE.

Oh! a present je vois bien que vous n'avèz rien ecouté.

SCENE HUITIEME.

PHILINTE, JULIE, CATHERINE.

PHILINTE.

N'allèz pas vous imaginer, Madame, que je viens pour vous voir. C'est Nicandre, c'est mon rival que je cherche.

JULIE.

Je vous prie Philinte, ne venèz plus troubler mon rèpos. Il ne m'eſt plus permis de vous voir.

PHILINTE.

Puiſque je ſuis icy : profités en du moins pour me donner mon congé en forme. N'eſt-il pas cruel de me l'envoyer par une fille de chambre? ſi du moins vous aviez eû la politeſſe de me dire vous même : Monſieur, je ne peux abſolument pas vous ſouffrir ; allèz à tous les diables, oû, quelque choſe d'equivalent : c'auroit du moïns été une eſpece de conſolation pour moi. J'aurois eûs le plaiſir de voir encore une fois vos beaux yeux. J'aurois baiſé vôtre belle main——

[*Il lui baiſe la main.*

JULIE.

Ciel! quel môment prenèz vous pour venir me troubler?

PHILINTE.

Le moment que vous devriez être au bal.

CATHERINE.

Ma foi, Monſieur, vous faites comme un medecin qui badineroit avec ſes malades lorſqu'ils luttent contre la mort.

PHILINTE.

Comme un medicin? quelle eſt ſa maladie? vôtre poux.

CATHERINE.

Ce n'eſt pas le poux, c'eſt le coeur qui eſt malade.

PHILINTE.

Que manque-t il à ſon coeur?

CATHERINE.

Une babiole : elle a entendu des propos que

me

me tenoit ſon mari, propos qui ſentoient aſſez un mari qui veut devenir infidel.

PHILINTE.

Vous facher pour pareilles minuties? Madame, paſſe ſi c'etoit pour un amant, mais pour un mari! un mari! je ne vous comprends pas. Pure bagatelle! peut-il y avoir de l'infidelité où il n'y a point d'amour?

JULIE.

Ah! Philinte, vous ne dites que trop vrai!

PHILINTE.

Pure badinerie, vous dis-je que l'infidelité d'un mari. Et on ne doit jamais ſe facher d'une badinerie, il n'y a qu'à prendre ſa revanche. Prenez la vôtre, et mettez moi de la partie.

JULIE.

Mechant que vous etes! vous me faites preſque rire d' une choſe qui me touche de ſi près.

PHILINTE.

Rien qu'une infidelité. Je ne comprends pas comment une honnete femme peut y faire attention. Cela a l'air ſi intereſſé.

JULIE.

Son infidelité eſt ce qui me touche le moins, mais tourner ma tendreſſe pour luy en ridicul, paroitre ſe deffier de moi, ſe moquer de ce qu'il m'a rendüe ſi ſouple et ſi docile, avoüer luy même qu'il ſe fait exprès un plaiſir de me tourmenter, vouloir me mettre ſous la tutelle d'une ſuivante, n'eſt ce pas là de quoi craindre et s'affliger?

PHILINTE.

Vous n'ignorèz, à ce que je crois, pas Madame combien je prends part à tout ce qui vous

regarde. Cela eſt triſte, j'en conviens, mais cela n'eſt pas auſſi terrible que cela le paroit.

PHILINTE.

Il veut, afin de m'en faire un crime, ſavoir tout ce que je fais, et tout ce que je penſe. Que repondrez vous à cela ?

PHILINTE.

Eſt-ce l'amant où l'ami qui doit s'expliquer ?

JULIE.

Au nom de Dieu ! plus d'amant. Je l'ai congedié. Que l'ami parle.

PHILINTE.

Vous plaiſantéz. Vous commencez à vous tranquilizer, je m'y connois.

JULIE.

Eh bien ! que dit l'ami ?

PHILINTE.

Il vous dit qu'il y a des gens qui affectent d'être plus mechans qu'ils ne ſont, comme il y en a qui ſe parent de mille bonnes qualités qu'ils n'ont pas. Ils veulent qu'on les croie capables de faire du mal de propos déliberé. Ils tourmentent les autres, quoi que cela leur faſſe peine ſimplement pour l'honneur de paſſer pour mechans. Ainſi, Madame, quoi que vous ayez entendu de vos propres oreilles que votre mari cherche à vous choquer, n'en croyez rien. Ce ſont des airs qu'il ſe donne, que cela ne vous abbate pas. Je voudrois bien voir qui pourroit ſe faire un plaiſir de chagriner une perſonne comme vous.

JULIE.

Croyèz vous, Philinte, que cela ſoit impoſſible ?

PHI-

7

PHILINTE.

Ce n'est pas là mon vrai ſentiment.

JULIE.

Pourquoi donc tenir ce langage ?

PHILINTE.

C'eſt le langage d'un ami. Mon idée, Madame, eſt qu'il faut vous vanger. L'honneur du ſexe l'exige. Il faut qu'il y ait du moins de l'egalité entre le mari et la femme, ſuppoſé que la derniere ne puiſſe l'emporter. Vôtre mari vous a offenſé : offenſèz le à vôtre tour.

JULIE.

Ceſſez de pareils propos, Ils me deplaiſent.

PHILINTE.

Quoi ? vous etes femme, et vous ne voulèz pas entendre parler de vengeance ?

JULIE.

Penſèz vous aſſèz mal de moi pour m'en ſoupçonner capable ?

PHILINTE.

Promettez moi du moins qu'en ce câs vous ne vous addreſſerez qu'à moi pour vous ſeconder.

CATHERINE.

Le brave ſecondant !

JULIE.

Je n'en ai pas beſoin.

PHILINTE.

Ne faites donc point de difficulté de me le promettre.

JULIE.

A quoi cela vous ſervira-t-il ? retirez vous, ſavez vous que je ne dois plus vous voir.

PHILINTE.

Plus me voir ? et Nicandre vous vera ?

JULIE.

Helas ! malheureusement !

PHILINTE.

Je vous verez donc auſſi.

JULIE.

Agenor le protege.

PHILINTE.

Soit ! prenèz moi ſous vôtre protection.

JULIE.

Cela ne depend pas de moi. Adieu.

PHILINTE.

Portèz vous bien ; à revoir.

JULIE.

Non ; adieu pour toujours. Je vais trouver mon mari ; il veut me parler. Ciel ! que lui dirai-je ?

SCENE NEUVIEME.

CATHERINE, PHILINTE.

Avec vôtre permiſſion, Monſieur Hilaire, vous jouèz icy un role ſingulier et ce que je comprends pas c'eſt qu'on vous ſouffre encore dans ici avec vôtre paſſion commique.

PHILINTE.

C'eſt juſtement le commique qui nourrit l'amour et ſoit dit entre nous, bien des hommes ne ſont ſoufferts des femmes que parcequ'ils ſont plaiſans ; telle femme, par exemple, ſe choqueroit d'une declaration ſerieuſe, qui prend l'amour pour un badinage, lorſqu'on ne luy pre-

presente que sous cette face. Mais ne sais-tu pas Catherine où est mon mari ?

CATHERINE.

Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est que je decamperai bientôt d'icy, et qu'il sera maitre du champ de bataille ; si nous ne prenons vite nos mesures.

PHILINTE.

Nous en parlerons tantôt. Je n'ai pas de tems à perdre. Il y a un banquier qui guêtte Nicandre pour le faire arrêter par raport à une lettre de change.

CATHERINE.

Cela etant, tachèz de le tirer d'affaire. Il faudra voir à m'en tirer seule, à moins que le ciel ne vienne à mon aide.

Fin du TROISIEME ACTE.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, NICANDRE.

PHILINTE.

Quoi? tandis que tu devrois être mon ennemi, tu me tires d'embaras. Sans toi ce faquin de banquier me faisoit, ma foi, coffrer pour cette bagatelle, et Dieu sait comme j'aurois fait pour me tirer de ses griffes. Que je t'embrasse, mon cher Philinte. Que ne puis-je temoigner ma reconnoissance. Dis moi, qui a pû t'engager à me rendre ce service?

PHILINTE.

L'amitié!

NICANDRE.

L'amitié? par où puis-je la meriter? tu aimes Julie, je le sais: jusqu'icy j'ai mis martel en tête au mari à ton occasion; je veux à present luy dire du bien de toi; et vous racomoder. En un mót, je te la cederai tout à fait.

PHILINTE.

Je t'ai fait plaisir, sans aucune vüe d'interêst. Mais crois tu que je ne puisse faire la conquete d'un coeur? sans que tu me le vendes.

NICANDRE.

Je te crois sur ta parole. Mais je ne ferai pas moins genereux que toi. Je veux te prouver que chèz moi l'amour le cede à l'amitie. Je voudrois te porter sur mes propres epaules aux pieds de

de Julie. Tu as le choix parmi toutes les beautés dont je dispose, laquelle veux tu prendre? je t'en donnes ma parole, je le fais de coeur et d'ame.

PHILINTE.

Avant de choisir, il faut les connoitre.

NICANDRE.

Je vais t'en faire le portrait, rien de si aisé que de te les nommer. Mais si tu m'en crois, tu prendras Julie, c'est ce qui vaut le mieux.

PHILINTE.

Comment peux tu me la ceder? puisqu'elle n'est pas à toi? mais que dis tu de Leonore?

NICANDRE.

Pas grande chose. C'est une bête qu'on ne peut aimer qu'une demi heure.

PHILINTE.

Donnes moi Charlotte.

NICANDRE.

De tout mon coeur. Mais vas bride en main avec elle, c'est une trompeuse. Elle promet monts et merveilles, tant qu'elle veut accrocher un present, et se moque de nous, dès qu'elle le tient.

PHILINTE.

Et Lucinde?

NICANDRE.

Je te l'abandonne. Sa garde robe vaut six fois plus qu'elle.

PHILINTE.

Eh bien, Isabelle?

NICANDRE.

Je t'aurois obligation de vouloir t'en charger. Mais si j'oses te parler en ami, n'y penses pas.

PHILINTE.

Par quelle raiſon? qui auroit peur d'une femme?

NICANDRE.

Tu ne la connois pas. Elle eſt——

PHILINTE.

Eh bien! qu'eſt-elle?

NICANDRE.

Pire que le diable même. Ce n'eſt que caprices. Elle boude dès qu'on l'approche. Elle careſſe du même ton dont les autres ſe diſputent. Elle jure auſſi aiſément que les autres pouſſent des ſoupirs, et elle ne s'adoucit, que lorſqu'on ſort, afin qu'on revienne une autre fois, et qu'elle puiſſe encore nous tourmenter.

PHILINTE.

N'en connois tu pas d'autres?

NICANDRE.

Ma foi non. A moins que tu ne veuilles tater d'une petite fille qui doit ſouper ce ſoir avec moi. Allons, declares toi, pour qui te decides tu?

PHILINTE.

Pour aucune. Je te plains, Nicandre, je te croiois un heros. Mais je ne vois rien de rare parmi toutes tes conquetes.

NICANDRE.

Je les prends comme je les trouve. On s'amuſe quelque fois d'en conter à un objet ridicul. Et ſi le coeur n'eſt que pour peu de la partie, l'eſprit y entre pour d'autant plus; on ſe divertit à ſes depends. Au reſte, je te ſerois obligé de me faire connoitre quelque choſe de mieux.

PHILNITE.

Si tu me donnois de bonnes paroles.

NI-

NICANDRE.

Je me jette à tes pieds.

PHILINTE.

Eh bien, je veux te faire faire connoiſſance avec ma ſoeur.

NICANDRE.

Je t'avoües franchment, mon cher, que je t'aimes trop pour tromper ta ſoeur.

PHILINTE.

La tromper! je ne veux que te faire faire connoiſſance avec elle.

NICANDRE.

Je t'en prie ne me la fais pas voir. Il faut que jè te l'avoüe. Quoique je ſois foncierement honnet homme, il ne faut pas trop ſe fier a moi ſur cet article. A peine vois-je une jolie femme que j'en tiens ; et pour lors, je ſuis le plus grand chien de la terre. J'anime la femme, contre le mari, le mari contre la femme le frere contre la ſoeur. Je luy gâte le caractere pour toujours. Je la rends fierre, interèſſée, capriceuſe, mechante, rien ne me coute pour venir à mon but.

PHILINTE.

Soit. Cela ne m'enpechera pas de te la faire voir. Elle doit ce ſoir rendre viſite à Julie. Que m'importe ma ſoeur ? c'eſt à elle à ne pas ſe laiſſer tromper.

NICANDRE.

Tu t'imagines peut être que je pourrois l'epouſer. Il faut que je te confie deux ſecrets qu'on ne ſait pas icy juſqu' à preſent et qu'on n'y doit pas ſavoir. Le premier eſt que j'ai mangé en dix ans de tems un bien aſſèz conſiderable, et qu'il ne me reſte pas le ſol. L'autre eſt encore pire. C'eſt que je ſuis marié.

PHILINTE.

Tu es marié ? et tu cours le monde : qui est ta malheureuse moitiè ?

NICANDRE.

Cette même Hilaire dont tu me parlois tantôt.

PHILINTE.

Quoi ? c'est ta femme ?

NICANDRE.

Elle même.

PHILINTE.

Mais pourquoi l'as tu abandonné ? puisque tu ne me caches rein, dis moi ce qu'elle peut t'avoir fait.

NICANDRE.

Rien au monde. Je l'ai seulement epousé un jour trop tôt. Car dès le landemain je pensai qu'il auroit mieux valû garder ma liberté. Et je saisis la premiere occasion qui se presentat de la recuperer.

PHILINTE.

Et tu ne t'embarasses pas des inquietudes que tu luy cause.

NICANDRE.

Entre nous, je t'avoüe que l'idée ne m'en est pas encore venue. Je sais me rendre justice. Pourquoi ? Diable, une femme voudroit elle regretter un homme comme moi ? il luy est resté dequoi vivre, car je m'embarassois alors fort peu de son bien. Ma fuite en a faite une espèce de veuve, et si j'etois femme, je voudrois toujours être veuve.

PHILINTE.

Toutes les femmes ne pensent pas de même, et la tienne——

N I-

NICANDRE.

Ecoutes, Philinte. Ce ſoir je te conterai toute mon hiſtoire. Veux tu ſouper avec ma petite griſette ? je vais trouver Agenor, et luy parler avantageuſement de toi.

PHILINTE.

C'eſt le cadet de mes ſoucis. Parles pour Julie ; je ne veux pas troubler la paix du menage: ce n'eſt qu'aux maris que bien ſecretement——

NICANDRE.

A revoir donc, juſqu' à ce ſoir.

SCENE SECONDE.

PHILINTE, CATHERINE.

PHILINTE.

Oui ! oui ! â ce ſoir. Heureuſement que je ne ſuis pas jalouſe. O ! ſi maintes femmes pouvoient ainſi que moi ſe déguiſer, que n'apprendroient-elles pas ? tu viens fort à propos, ma chere Catherine. J'ai mille bonnes nouvelles à t'apprendre.

CATHERINE.

Et moi, j'en a mille à vous raconter qui vous feront horreur.

PHILINTE.

J'ai à preſent lieu d'eſperer d'être encore un jour heureuſe avec mon mari.

CATHERINE.

Et Julie ſure d'être eternellement malheureuſe avec le ſien. Quant à moi, on me fera ſauter les eſcaliers deux à deux.

PHI-

PHILINTE.

J'ai eû occasion de lire jusqu'aux plus secrettes pensés de mon mari.

CATHERINE.

Je viens dans le même goût d'ecouter mon maitre et ma maitresse.

PHILINTE.

Mon mari n'est pas aussi corrompu, que je l'avois crû.

CATHERINE.

Mon maitre est plus capricieux qu'on ne pourroit se l'imaginer. Ma maitresse commence à perdre patience, il y a une demi heure qu'ils se disputent qui des deux doit céder, sans pouvoir s'accorder.

PHILINTE.

Mes habits de femme sont dans ta chambre, viens que je m'habille. Je veux paroitre à ses yeux sous mes propres habits. Peut être m'aimera-t-il de nouveau sans savoir que je suis sa femme. Peut être pourrai-je luy faire connoitre que ce n'est pas un si grand martyre d'aimer une femme. La baze la plus sûre de l'amour est le pairfait accord des sentiments. Si les miens semblent quadrer avec siens, s'il me paroit avoir prise une certaine estime pour moi. Alors je hazarderai de me faire connoitre. Viens que je change d'ajustement.

CATHERINE.

Volontiers! j'aurai tout le tems de vous conter au long le sort de ma pauvre maitresse.

PHILINTE.

Ah! Catherine. Le mien m'enchante au point qu' à peine sais-je ce que tu m'as dis. Allons; nous verons s'il y a moyen de regagner mon mari, et de faire retrouver à Julie le sien.

CATHERINE.

Prenèz garde, voicy Agenor. Retirèz vous je veux l'arreter un mõment icy, crainte qu'il ne vous ſuive.

SCENE TROISIEME.

AGENOR, CATHERINE.

Où ſe foure-t-elle la mechante creature. Où eſt elle la traitreſſe?

CATHERINE.

A toutes ces belles epithetes, je vois qu'il eſt queſtion de moi. Me voicy.

AGENOR.

Horsd'icy, ingrate, hors d'icy je ne veux pas te ſouffrir une minute de plus. Ma femme n'entendra plus un môt de ta bouche empoiſonnée. Ports allieurs ta mechanceté. Vas brouiller d'autres femmes avec avec leurs maris. Hors d'icy.

CATHERINE.

A preſent nous ſommes ſeuls, vous ne me ſoupçonnerez, à ce que je crois pas, d'avoir oublié ce que vous me diſiez tantôt, pourquoi donc? puiſque perſonne ne nous ecoute, tant de menſonges inutiles. Pourquoi ne pas dire tout uniment? Catherine tu ne veux rien faire pour moi; tu m'ès un meuble inutile. Prends ton parti.

AGENOR.

Hors d'icy, te dis-je, ſi non je te fais ſauter par les fenetres. J'apprendrai à Madame combien peu il luy ſert de prendre le parti de quelqu'un contre moi.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

AGENOR, CATHERINE, NICANDRE.

NICANDRE.

Au nom de Dieu, Agenor, tachèz de revenir à vous. A quoi bon tant de bruit? n'etes vous pàs le maitre? ne ſuffit-il pas de parler?

CATHERINE.

N'alléz pas encore vous joindre à mon maitre. Il n'eſt deja que trop fort, ſans vous.

AGENOR.

Vous ne croiriez pas, mon cher, juſqu'où va le venin de cette creature.

CATHERINE.

Si vous ſaviez, Monſieur Nicandre, juſqu'où vont les caprices de mon maitre, ſi je vous contois tous ſes tours et ſes mechancetés, vous n'en pourriez revenir; quoique vous ne valliez guerr. s mieux que luy.

AGENOR.

Je te conſeilles impudente——

NICANDRE.

Tranquiliſéz vous de grace.

AGENOR.

Ecoutéz. La pauvre innocente——

CATHERINE.

Perſonne ne peut mieux certifier mon innocence que vous.

AGENOR.

Entendrai-je toujours aboyer ce mauduit dogue?

C A-

CATHERINE.

Ayez honte Seigneur Agenor. Quelles basses expressions ne fournit pas quelque fois la colere même aux gens les mieux elevéz et en apparence les plus honorables, lorsque sur tout ils sentent qu'ils ont tort.

NICANDRE.

Catherine, crois moi, vas-t-en dans ta chambre!

CATHERINE.

Empechéz le de me suivre, Monsieur.

AGENOR.

L'impudente.

CATHERINE.

Qu'il ne vienne pas dans ma chambre, je vous prie, Monsieur Nicandre. Sans quoi il pourroit en résulter une terrible catastrophe.

NICANDRE.

Quelle catastrophe?

CATHERINE.

Ah! vous ne savéz pas combien de sortes de dangers je cours vis à vis de luy.

AGENOR.

Je parie que dès que j'ai le dôs tourné, elle fait entrer Philinte.

CATHERINE.

Je pourrois en bonne conscience le faire entrer à vôtre barbe.

AGENOR.

Que dis tu?

CATHERINE.

Retenéz le, au nom de Dieu! retenéz le.

SCENE CINQUIEME.

AGENOR, NICANDRE.

NICANDRE.

Mais sérieusement quel mal a-t elle fait ?

AGENOR.

Entre nous pas grande chose, mais c'est justement sur des bagatelles qu'il faut faire du bruit. C'est le bon chemin pour que ma femme n'ose s'émanciper à rien de plus. En un mot——

NICANDRE.

N'en parlons donc plus. Tu as fait assez de tintamare.

AGENOR.

Je luy pardonnerois ? elle est toute à ma femme.

NICANDRE.

Moyenant une couple de ducats tu l'auras toute à toi.

AGENOR.

Tu te trompes, et c'est justement ce qui me picque, la Drolesse n'est pas interessée. Au contraire elle fait avoir de l'argent à Madame, et je ne veux pas que ma femme ait de l'argent.

NICANDRE.

Tu as tort. Un mari qui ne fournit pas à sa femme toutes les petites bagatelles qui luy sont necessaires, met sa vertu à de terribles épreuves.

AGENOR.

Et elle ne decamperoit pas ? non ! il suffit que ma femme veuille la garder : il y va de mon honneur. Qui ? moi ? je pourrois avoir tort ?

NICANDRE.

Tu auras raiſon une autre fois.

AGENOR.

Non, je veux toujours avoir raiſon, voicy Madame. Tu vas voir comme je ſais ſoutenir mes droits.

SCENE SIXIEME.

AGENOR, JULIE, NICANDRE.

AGENOR.

Madame, puiſque vous ne ſavez pas vous ranger, à vôtre devoir: j'ai fait vôtre beſogne, et donné à Catherine ſon congé.

JULIE.

Quoi! Agenor? en préſence de Nicandre? je vous prie——

AGENOR.

Oui, oui, en ſa preſence, et je le dirois à la face de l'univers. Tout le monde conviendroit que j'ai raiſon.

JULIE.

Faites ce que vous voudrez, mon cher, mais du moins ne dites rien devant luy.

AGENOR.

Et c'eſt devant luy juſtement que je veux parler. Qu'il juge de vos procedés avec moi. Ecoutes, Nicandre, et prononces.

NICANDRE.

De bon coeur. J'aime à être juge entre mari et femme. Ces ſortes d'affaires devroient toujours être communiquées au public, tant pour ſon utilité, que pour ſon plaiſir.

AGENOR.

Juſtifiéz vous donc, Madam, juſtifiéz vous. Je vous le permets. Je veux bien juſques là déroger à mes droits. Parléz. Vous le voiéz, Nicandre, elle ne ſait que dire.

JULIE.

Que dois-je repondre? malgréz tout le bruit que vous faites depuis une heure, je ne ſais pas encore de quoi vous m'accuſéz.

AGENOR.

Vous faites ſemblant de l'ignorer, parceque vous ſouhaiteriez fort d'être innocente. Lorſque je vous ai dit que ſoûs mon nom Catherine vous aportoit des preſens de vos amants, auriez vous dû prendre la choſe ſi tranquillement? ne falloit-il pas l'approfondir?

JULIE.

Ne m'en avez vous pas empeché?

AGENOR.

Empeché? cela eſt vrai, mais je ne vous ai pas empeché de mettre ſans autre préambule Catherine à la porte. Qu'y avoit-il à approfondir? ma parole ne ſuffiſoit-elle pas? que repondez vous à cela?

JULIE.

Rien.

AGENOR.

Vous ne pouvéz rien repondre. N'ai-je pas raiſon? Nicandre.

JULIE.

Ma reponſe ſeroit toute prête, ſi je ne craignois de vous humilier.

AGENOR.

Faites le. On n'humilie pas aiſément un homme comme moi; humiliéz moi, ſi vous pouvez.

JULIE.

JULIE.

De graces ne me forcéz pas à dire des choſes que de bon coeur je voudrois ignorer.

AGENOR.

Que peut-ce être qu'une femme voudroit ignorer!

NICANDRE.

Peut-être l'infidelité de ſon mari.

JULIE.

Ce que j'aurois encore moins voulu ſavoir, eſt le plaiſir que vous prenéz à me faire ſentir le poid de vôtre authorité, et comme vous——

AGENOR.

Que voulez vous dire par cela? quels contes vous a fait Catherine? et je ne la mettrois pas ſur le champ à la porte?

NICANDRE.

Patience, Agenor.

JULIE.

Demeuréz ſans quoi on ſoûpçonnera que vous craignez d'entendre ma juſtification.

AGENOR.

Non, Nicandre, laiſſéz moi aller.

JULIE.

Si vous en vouléz abſolument à la perſonne qui m'a fait tous ces rapports, c'eſt tout autre que Catherine.

AGENOR.

Soit qui voudra. Il en a menti; ce ne peut être qu'un traitre, un menteur, un trouble menage, qui eſt ce? nomme le mois, je ſerois capable de le maſſacrer.

JULIE.

Eh bien, c'eſt vous même.

AGENOR.

AGENOR.

Moi ?

JULIE.

Rapelléz vous ce que vous avéz dit icy tantôt. Je ne'n ai pas perdu un mot.

AGENOR.

Ah ! Madame se donne la peine de m'ecouter.

JULIE.

Le present que vous supposiez que Catherine m'avoit aporté de la part d'un amant.

AGENOR.

Rien de plus je vous prie.

JULIE.

Vous voulez que je me justifie, La raison pour laquelle vous voulez mettre Catharine à la porte——

AGENOR.

Pouvéz vous vous amuser à de pareilles disputes devant des étrangers ?

JULIE.

Vous en vouliez faire part à tout l'univers. La gouvernante que vous vous proposiez de me donner.

AGENOR.

Qu'il ne soit plus question de toute cette affaire.

NICANDRE.

Tu sais que je suis ton ami ; elle peut tout dire devant moi.

AGENOR.

En deux môts : ma femme croit que j'en conte à sa fille de chambre ; voila pourquoi elle fait tant de bruit.

JULIE.

Comme il tourne la chose ; vous verez que c'est moi qui ai tort.

AGENOR.

AGENOR.

Pour vous faire voir combien j'aime la paix, et pour vous oter jusqu'au moindre lieu de vous plaindre, il n'ya qu'a renvoyer Catherine, n'es tu pas de mon avis? Nicandre.

JULIE.

Je n'ai aucun soupçon sur ma fille de chambre, et je vous prie——

AGENOR.

Trêves de compliments la dessus. Quoique vous fassiez, elle dècampera. Et ne vous donnera surement plus d'ombrage. Nicandre sent que j'ai raison. Tranquilisez vous, je vais moi même vous chercher une personne que je connois, et qui je vous jure, ne vous causera pas la moindre inquietude.

JULIE.

Non, permettez——

AGENOR.

Demeurs icy, Nicandre, taches de la tranquiliser. (*bas.*) Et prends garde qu'en attendant elle ne forme quelque complot avec Catherine et Philinte.

NICANDRE.

Attendéz donc, Agenor, et reflechisséz un peu.

AGENOR.

J'ai tout reflechi, et même pris mon parti. J'ai en vüe une personne qui est son fait, et qu est même en etat de luy donner de bons conseils.

JULIE.

Ce m'est, de la part d'un domestique, une qualité tres superflüe.

AGENOR.

Vous m'avez entendu. Adieu.

NI-

NICANDRE.

Demeurez, Agenor ; vous avez ſurement tort.

AGENOR.

J'ai tort, oui j'ai tort ; mais je veux avoir tort.

NICANDRE.

Vous m'avez pris pour arbitre.

AGENOR.

Si c'eſt ainſi que tu decides ; tu peux t'en diſpenſer.

NICANDRE.

Tu ne ſortiras, ma foi, pas.

AGENOR.

Je ne comprends rien à ta metamorphoſe. Tu as l'eſprit aliené puiſque tu n'es pas de mon ſentiment. Mais, ſi tu ès vraiement mon ami, diſpoſes Julie à m'obeir.

SCENE SEPTIEME.

JULIE, NICANDRE.

JULIE.

Vouz me parlez en vain je n'ai que trop entendu à combien peu me ſert toute ma tendreſſe. Mais puiſqu'on ne m'en tient pas compte je ſaurai m'en défaire. Je tendrai caprice pour caprice. Et je ferai voir à mon mari que j'ai auſſi mes phantaiſies.

NICANDRE.

Pourquoi ne teniez vous pas ce langage il n'y a qu'un môment. Ordonnéz vous que je le rapelle.

JULIE.

JULIE.

Parce qu'on sait que Catherine m'est fidelle, et qu'on voit que j'ai confiance en elle ; on veut me l'oter. On veut me laisser à moi même pour me bien tourmenter ; mais nous verons qui s'avisera de me faire faire que'que chose malgréz moi. Je veux la garder pour faire piece à mon mari.

NICANDRE.

Fort bien. Mais vous filiez tantôt si doux.----

JULIE.

Si doux ? je voulois voir jusqu'où il pourroit pousser sa Tyrannie. N'est-il pas cruel ? tandis que je, luy prouve qu'il m'est infidel, qu'il m'a offensé, et qu'il prend à tâche de me maltraiter, n'est-il pas, dis-je, cruel de luy voir prendre les choses à rebour, et en abuser pour venir à ses fins.

NICANDRE.

Cela est du dernier indecent.

JULIE.

C'est bien à vous à parler. Comme si je ne vous connoissois pas, et que j'ignorasse le plaisir que vous avéz de nous voir brouillér mon mari et moi ; mais ne luy cachez rien de tout ce que j'ai dit ; vous pouvez même en toute sureté de conscience ajouter encore plus. Car vous ne sauriez trop luy faire comprendre à quel point je suis outrée de l'irregularité de son procedé.

NICANDRE.

En verité, Madame, vous êtes dans l'erreur. Je suis à present tout autre ; il est vrai qu'il n'y a qu'une heure que j'aurois tout fait au monde pour tirer de cette dispute tout le parti possible. Mais dans ce moment.——

SCENE HUITIEME.

CATHERINE, JULIE, NICANDRE.

Tu és donc encore icy, Catherine.

NICANDRE.

Catherine, ta maitresse te prends soûs sa protection. Elle te garde pour faire enrager son mari.

JULIE.

Ah! non, à quoi cela serviroit-il? qu'à tout gater.

NICANDRE.

Que sont devenües toutes ces belles resolutions?

JULIE.

Si l'amour ne peut rien gagner, ce ne sera seûrement pas par des brusqueries que je viendrai à mon but.

NICANDRE.

He bien, abandonnez vous donc à votre sort. Vôtre mari aura soin de vous procurer une personne en etât de vous donner de bons avis, considerez soûs quelle respectable tutelle il veut vous mettre, et qu'ainsi Catherine vous deviente tout à fait inutile.

JULIE.

Au nom de Dieu Catherine, taches de t'y prendre de facon à ne pas m'abandonner.

NICANDRE.

Mais au câs, que vôtre mari n'en voulut pas démordre; ne pourroit-on pas vous offrir une autre fille dont la fidelité ne le ce dat en rien à celle de Catherine, permettez, Madame, que nous en raisonnions elle et moi.

JULIE.

Faites ce que vous voudréz, je ne ſuis bonne à rien.

NICANDRE.

Ecoutes Catherine, tu pourrois habiller ton ami Philinte en femme, et le preſenter pour fille de chambre. Il eſt ſi beau que je crois que les plus habiles y ſeroient trompés.

CATHERINE.

Quoi? êtes vous fou? ſi vous ſaviez, Madame, la propoſition que me fait ce mechant homme. Fi, retirez vous avec vôtre bon conſeil.

NICANDRE.

Point de déguiſement, ma bonne Catherine, je t'ai ſurement deviné, puiſque tu te gendarmes ſi fort.

CATHERINE.

Avant d'aller plus loin, Seigneur Nicandre, oſerois je vous prier de me dire ſur le peu de ſincerité qui vous reſte, ſi vous êtes du parti de Madame, oû l'eſpion de Monſieur.

NICANDRE.

Je te jure que je ſuis ami de Philinte au point que je me jetterois au feu pour ta maitreſſe, pour toi, et pour tout ce qu'il aime.

CATHERINE.

Oſeriez vous bien en jurer?——mais gens comme vous ſe moquent des ſerments. Comment m'y prendre pour pouvoir me fier à vous?

NICANDRE.

Me croire ſur ma parole.

CATHERINE.

Eh bien, ne nous faites du moins plus de tort, on ne peut prétendre aucuns ſecours de vôtre part.

Soyéz tranquille par rapport à moi, ma chere maitresse, paroissez indifferente sur mon chapitre je tacherai seule de démeler la fusée. Et quand bien même on me feroit sauter par une fenetre, je rentrerois par l'autre.

NICANDRE.

Voila ce qui s'appelle une fille qui a du courage.

CATHERINE.

J'aurois presqu'oublié de vous dire qu'il y a une dame étrangere qui veut vous voir, c'est la soeur de Philinte qui ne fait que d'arriver.

JULIE.

Comment puis-je recevoir des visites dans l'etat où je suis.

NICANDRE.

J'avoüe, Madame, que pour le moment vous n'êtes guerres en situation de voir quelqu'un, mais si vous l'ordonnez j'irai en attendant faire les honneurs de chez vous.

CATHERINE.

Chargez vous en. L'étrangere est dans la chambre voisine, je vous avertirai quand il sera tems de la mener chez Madame. En attendant, ma chere maitresse, tachez de vous remettre le mieux que vous pourréz.

Fin du QUATRIEME ACTE.

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

NICANDRE, PHILINTE, *en habit de femme*, ou HILAIRE.

NICANDRE.

Sentez vous, Madame, tout le danger que je cours de trouver oûtre tant de charmes et tant d'esprit, une facon de penser qui s'accorde si parfaitement avec la mienne ?

PHILINTE.

Cet accord en prouve la justesse.

NICANDRE.

Seroit-il possible ? Madame, que vous fussiez la seule femme au monde qui crut que l'amour fut compatible avec la liberté.

PHILINTE.

Je m'imagine qu'on devroit toujours aimer sans gêne, du moins pour être heureux.

NICANDRE.

Mais une personne qui une fois vous a aimé---

PHILINTE.

Peut cesser de m'aimer, dès que je cesse de luy plaire.

NICANDRE.

Vous pouvéz, il est vrai, être tranquile la dessus. Mais supposé qu'un homme fut d'assez mauvais goût pour être inconstant : ne seroit-il pas de son devoir ?——

PHI-

PHILINTE.

Qu'apelléz vous devoir? l'amour n'en connoit point. On ne peut aimer que ce que l'on trouve aimable. Comment peut-on obliger quelqu'un de nous trouver aimable? peut-on prètendre de quelqu'un qu'une chose luy paroisse blanche oû douce quoiqu'elle le soit effectivement. Il ne faut qu'avoir l'usage de ses sens pour apercevoir oû gouter ce qui est blanc oû doux: mais si on les a perdu, il n'y a ni devoir ni ordre qui tienne.

NIÇANDKE.

Vous parléz comme un ange, Madame. Mais supposé que vous ayez un mari, et——

PHILINTE.

J'en ai eû un, et tout mon regret, est de l'avoir perdu, avant de luy avoir fait connoitre ma vrai façon de penser.

NICANDRE.

Et vous luy auriez tenu le même langage, sans craindre qu'il en abusat.

PHILINTE.

Je me serois bien gardé de prétendre qu'il m'aimat. Il m'auroit suffit de me montrer digne de son coeur, il auroit eût beau le vouloir, il n'auroit pu me le refuser.

NICANDRE.

Mais s'il eût eté insensible.

PHILINTE.

L'aurois-je voulu forcer à m'aimer. Je l'aurois plaint d'être reduit à vivre avec une femme qui ne luy paroissoit pas faite pour luy. Et je luy aurois laissé pleine liberté, afin qu'il s'appercût le moins que possible qu'il étoit marié.

NICANDRE.

Quelle nobleſſe! quelle elevation de ſentiments! helas! que ne m'eſt-il permis de vous aimer!

PHILINTE.

Je vous le permets, pourvûque vous n'exigiéz pas du retour.

NICANDRE.

Mais je m'engage à vous aimer eternellement.

PHILINTE.

Quelle etourderie? comment oſer promettre une choſe qui ne dépend pas de vous? pouvéz vous me garantir que je ſerai toujours agreable et aimable, êtes vous ſur de me voir toujours du même oeil? qui ſait ſi le tems et l'experience ne vous feroient pas découvrir en moi des deffauts que vous n'y voyéz pas à preſent, et qui ſeroient asséz eſſentiels pour détruire vôtre amour?

NICANDRE.

Mais je me flatte de vous aimer eternellement.

PHILINTE.

Cecy eſt autre choſe. On peut s'engager de rendre la vie la plus ſupportable que poſſible à une perſonne, d'avoir pour elle toutes les complaiſances, et tous les égards poſſibles, mais de l'aimer toujours c'eſt à quoi tous les ſermens de l'univers ne peuvent nous aſtreindre.

NICANDRE.

Eſſayéz du moins de m'aimer.

PHILINTE.

Je ne parle qu'en general, il n'eſt pas icy queſtion de vous, et cependant vous tournéz directment la converſation ſur moi.

NICANDRE.

Oüi, directement, Madame, et si directement que jusqu'icy personne au monde ne m'a causé une si vive émotion que vous.

PHILINTE.

Comment pouvéz voue exiger que je vous aime ? vous ne savéz si je le peux, et ne le sais pas encore moi même.

NICANDRE.

Vous ne le savéz pas ? que ce doute est heureux pour moi, Madame.

PHILINTE.

Paix ! paix ! vous n'êtes pas aussi heureux que vous le croiéz. Car je doute que vous m'aimiez asséz long tems, pour meriter du retour.

NICANDRE.

Mettez moi à l'epreuve. Risque à reprendre vôtre coeur si vous m'en jugéz indigne. Fournisséz moi seulement l'occasion de le meriter. Et permettéz du moins que je puisse vous revoir aujourdhuy.

PHILINTE.

C'est aussi tout ce que je peux vous permettre.

NICANDRE.

Mais où serai je asséz heureux de vous retrouver ? Julie va venir interrompre l'entretien qui m'a le plus enchanté de ma vie.

PHILINTE.

Venez me reprendre icy dans une demi heure. Oserois-je vous prier de tacher en attendant de déterrer où est mon frere ?

NICANDRE.

Quoi vous ne vouléz pas vous confier à moi seul ?

PHI-

PHILINTE.

Il faut abſolument que je luy parle.

NICANDRE.

Si vous avez quelques ordres à donner, perſonne ne s'en acquittera avec plus de plaiſir et de zêle que moi.

PHILINTE.

Soit. Vous pourriez ne pas trouver mon frere, où peut être m'accuſer de deffience, et vous en plaindre. Paſſez s'il vous plait chez le marchand voiſin pour y prendre quelques papiers cachetés que je ne veux laiſſer qu'en mains ſûres. Vous n'aurez qu'à luy faire voir ce cachet.

NICANDRE.

Je cours vous obeir. Adieu, ſongez en attendant à m'aimer.

PHILINTE.

Oui, il m'aime de nouveau. J'en veux courir les riſques. Il m'eſt impoſſible de me déguiſer plus long tems. Les papiers qu'il va chercher luy apprendront qui je ſuis. Mais quel en ſera le denoûement ? ne ceſſera-t-il pas de maimer dès qu'il ſaura que je ſuis ſa femme ? mon coeur tremble d'avance. Voicy Julie, puiſſe-t-elle être auſſi près de ſon bonheur ! que moi.

SCENE SECONDE.

PHILINTE, JULIE.

JULIE.

Quoi? Madame, Philinte a une ſoeur et il ne m'en a jamais dit un môt.

PHILINTE.

Il vous le dit à preſent.

JULIE.

Comment?

PHILINTE.

Je m'apperçois, Madame, que vous êtes du nombre de ces bons coeurs qui apres avoir fait les plus tendres adieux à une perſonne, l'oublient une demi heure après.

JULIE.

Comment puis-je avoir dit adieu à une perſonne que je n'ai jamais vû?

PHILINTE.

Vous ne n'avez jamais vu? pouvez vous donc mé connoitre vôtre tendre Philinte?

JULIE.

Philinte! o ciel! Philinte! qu'oſez vous faire? qui ne vous auroit méconnu? mais quel eſt vôtre but? à quoi bon ce déguiſement?

PHILINTE.

Vous me deffendez de vous voir, Madame, et je ne trouverois pas moyen d'etre à vos pieds en dépit des jaloux et de vous même?

JULIE.

Que voulez vous icy? vous ſavez qu'il m'eſt impoſſible de vous aimer.

PHILINTE.

Et à moi de me passer de vous voir vous ne l'ignorêz pas. C'est un plaisir dont je ne peux me priver, dut-il m'en couter la vie. Oui, dussai-je y perir, je ne ferai tranquile qu'après vous avoir procuré de l'appuy contre vôtre superbe epoux.

JULIE.

A quoi servira vôtre foible appuy? qu'à me rendre encore plus malheureuse. S'il faut absolument que vous me voiez, que ce soit du moins sous les habits de vôtre sexe. J'aime mieux m'exposer aux reproches de mon mari que d'avoir à men faire à moi même. Songéz à ce qu'on diroit si l'on venoit à savoir qu'un homme déguisé en femme ——O ciel! que vais-je devenir? j'entends mon mari, vous voièz le fruit de vôtre imprudence.

PHILINTE.

Tranquilisez vous. Surtout ne vous déconcertéz pas, je soûtiendrai mon déguîsement jusqu'au boût.

SCENE TROISIEME.

PHILINTE, AGENOR, JULIE.

PHILINTE.

Il n'en sera rien, Madame, je vous prie de ne pas vous en donner la peine, vous ne me reconduiréz surement pas. Vous n'êtes pas bien je vous supplie même de ne pas vous lever.

JULIE.

Souffréz, Madame.

PHILINTE.

Il n'en sera rien, je ne bouge plutôt pas d'icy.

JULIE.

Voila mon mari, il aura l'honneur de vous donner la main.

PHILINTE.

Est-ce là Monsieur vôtre epoux ? Dieu le conserve, je suis charmé de faire sa connoissance, toute la ville en dit tant de bien. Fasse le ciel qu'il y ait du moins la moitié de vrai.

AGENOR.

Que j'aie l'honneur de voue offrir la main.

PHILINTE.

La main ! Monsieur, le ciel m'en preserve que vouléz vous faire de ma main !

AGENOR.

Je veux vous aider à descendre l'escalier.

PHILINTE.

Dieu m'en préserve je n'ai pas besoin de conducteur. Je suis assez grande pour aller seule.

AGENOR.

Mais, Madame——

PHILINTE.

Mais, vous dis-je il n'en sera rien : je ne souffre pas qu'on me touche. Je n'ai encore donné la main à aucun homme. Qui feroit de pereilles choses ?

AGENOR.

Je me rends à vos ordres : mais ma femme——

PHILINTE.

S'l faut absolument qu'un des deux me reconduise, j'aime mieux que ce soit, Madame,

AGENOR.

Eh bien, conduiséz la. (*bas*) Le plutôt sera le mieux.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

CATHERINE, AGENOR.

CATHERINE. *Avancant la tête.*
Oserois je ?——

AGENOR.
Que veux tu ?

CATHERINE.
Ah! Monsieur, souffréz que j'approche.

AGENOR.
Infame serpent ès tu encore dans ma maison?

CATHERINE.
Comme vous voyèz.

AGENOR.
Et tu oses encore te montrer à mes yeux?

CATHERINE.
C'est que j'aime a les voir, vos yeux.

AGENOR.
Je pense que tu te mocques de moi.

CATHERINE.
Non, Seigneur Agenor, je ne sais que trop qu'il ne s'agit pas de badiner avec vous, je me jette à vos pieds. J'avoüe que je suis une folle, une enragée, enfin tout ce qu'il vous a plut de dire que j'etois, ne fut-ce que pour n'avoir pas connu jusqu'icy le bonheur qui s'offroit à moi, mais souffrez du moins que je prenne congé de vous, et que je vous demande pardon d'avoir été trop honete fille, cela ne m'arrivera plus.

AGE.

AGENOR.

Si tu n'avois pas fait mal à propos la Begueule, tu ne ferois pas dans le câs de demander pardon.

CATHERINE.

Que faire? Seigneur Agenor, vous n'ignoréz pas combien le *qu'en dira-t on* mêt une fille à la torture, la bienseance, veut qu'on fasse une certaine résistance. Helas! qu'une pauvre fille est à plaindre! disons nous dabord *oui*, on nous meprise, nous deffendons nous trop long tems, il y a des gens qui nous comprennent mal, et qui n'ont pas la patience d'attendre que nous nous rendions. Personne ne sait mieux que moi, Seigneur Agenor, si c'est ma vertu oû vôtre impatience qui m'a precipitè dans le cahos de malheur oû je me trouve plongée.

AGENOR.

Quand même ce seroit ton serieux, Catherine, il n'est plus tems, le sort en est jetté, je ne puis plus rien pour toi.

CATHERINE.

Aussi ne demande-je rien que la permission de passer encore la nuit icy, et de vous rendre un service d'importance. Je veux obtenir mon pardon avant de vous quitter. Je veux vous convaincre qu'il s'en faut bien que j'aie été du parti de Madame. Il dépendra toujours de vous de me mettre à la porte. Peut-être ne serat-ce pas sans regrêt que vous vous separez de moi. Et quoique pour vous plaire il m'en coûte un petit tour de fripponnerie, vous ne pourréz cependant pas vous empecher de dire cette Catherine etoit une honette fille.

AGENOR.

En bien! voions, tu peux rester, leves toi, j'entends ma femme.

SCENE

SCENE CINQUIEME.

AGENOR, JULIE, CATHERINE, AGATHE.

AGENOR.

Entréz Madame Agathe. voicy, Madame, une personne en qui j'ai baucoup de confience.

JULIE.

Vous êtes le maitre d'honnorer qui il vous plaira de votre confience, pourvû que vous n'exigiéz pas qu'en cela je sois de moitié de vos sentiments.

AGENOR.

Je puis l'exiger avec justice, puisque c'est une personne que j'ai choisi pour désormais vous faire compagnie.

JULIE.

Je préfere la solitude à une compagnie qui me deplait.

AGENOR.

C'est Madame Agathe, une femme que je connois à fond, ét qui, quoique de basse naissance, n'en a pas moins une experience consommée.

CATHERINE.

Quoi ? c'est là Madame Agathe ? j'ai donc ainsy l'honneur de faire la connoissance de Madame Agathe avant de mourir. Souffrez Madame Agathe que je vous baise la main, ce'st le moins qu'on doive à une femme d'une experience telle que la votre. Voila donc, ma chere maitresse, cette fameuse Madame Agathe dont vous avez si souvent oüir parler.

AGATHE.

Que peut-on avoir dit de moi? mon enfant.

CATHERINE.

Vous le devineréz aiſément, Madame Agathe, ſi vous faites reflexion que l'innocence et la vertu ſont toujours accuſées.

AGENOR.

Sur mon honneur, Madame, je puis garantir que c'eſt une femme très prudente. C'eſt un treſor pour une jeune femme comme vous qui ne connoiſſéz pas encore le monde qu'une perſonne en etât de vous donner de bons conſeils. Et Madame Agathe a un tres grand uſage du monde.

CATHERINE.

Plus que grand.

AGENOR.

Quoi qu'il en ſoit, ſi vous vous reglèz ſuivant mes idées, vous ſuivrez aveuglement ſes conſeils, et vous tacherez de vous plaire en ſa compagnie.

AGATHE.

Je vous le dis, Madame, je ſuis la premiere femme du monde pour faire compagnie. Oüi je ſuis infatigable à faire compagnie, eſt j'oſes avancer qu'avec moi on peut ſe paſſer de tout autre compagnie.

CATHERINE.

Qui ne ſauroit juſqu'ou va l'experience de Madame Agathe, en jugeroit dabord par la delicateſſe de ſes expreſſions. Madame Agathe a de l'eſprit comme un ange.

AGENOR.

Catherine raiſonne juſte. Vous en conviendrez vous même Madame, lorſque vous vous connoitrez d'avantage. Je me retire pour vous laiſſer faire connoiſſance avec plus de liberté.

SÇENE

SCENE SIXIEME.

JULIE, AGATHE, CATHERINE.

JULIE.

Ah! ciel!

AGATHE.

Oserois-je vous demander, Madame, à qui s'a dressent ces soupirs.

JULIE.

Impudente, qui vous authorise à me faire de pareilles questions.

AGATHE.

Vous devéz connoitre sans doûte la personne qui m'y authorise.

JULIE.

Je vous repete que je ne veux pas vous voir.

AGATHE.

Vous ignorez, Madame, et l'on ne doit pas s'en étonner, vous ignoréz dis-je, les usages du monde, que vous ne connoisséz pas encore asséz, et qui exigent qu'on ne s'assoye pas chèz soi sans avoir offert une chaise à une femme comme moi.

CATHERINE.

Cela s'apelle savoir vivre! j'aurois anssi bonne envie de m'asseoir. C'est dommage qu'il n'y ait pas icy de sopha.

AGATHE.

Qui vous donne ma mie la liberté de parler, et de vous mocquer de me voir si sensible sur l'honneur?

CATHERINE.

Je vous en loue. Moins on en à perdre, plus on doit le menager.

AGATHE.

Madame, on a une fort mince idée de l'esprit des maitres qui souffrent que leurs domestiques se melent de la conversation.

JULIE.

Laissez la parler. Elle est plus faite que moi, pour vous tenir compagnie.

AGATHE.

C'est au nom de votre mari que je vous demande si vous ne voulèz pas luy imposer silence.

JULIE.

Catherine, débarassés moi de cette créature.

AGATHE.

Ne vous donnez aucune peine, Madame, je ne bouge d'icy.

CATHERINE.

Ma bonne femme, vous ne connoissez pas encore les êtres de la maison ; suivez moi, je vous les ferai voir et sur tout les escaillers, et la porte.

AGATHE.

Pour vous punir, Madame, je devrois m'en aller.

CATHERINE.

Oh! Madame Agathe, ayez la bonté de nous punir.

AGATHE.

Soit. Je vous obeis, Madame, je me retire ; croyez pas que je veüille porter des plaintes à vôtre mari. Mais ne vous étonnéz pas non plus, s'il s'en trouve choqué. Peut être reviendrai-je bientôt icy en triomphe.

SCENE

SCENE SEPTIEME.

JULIE, CATHERINE.

JULIE.

Pour le coup, ma patience eſt au bout. C'eſt donc ainſy qu'on recompenſe l'amour le plus tendre. Un homme fait ſemblant d'etre enchanté de nous, il n'èpargne pour nous plaire ni prieres ni ſoupirs, on eſt aſſéz bonne pour le croire, on l'aime, on ſe donne à luy, on l'épouſe, et pour fruit de tant d'amour voila comme on nous traite. J'ai pris mon mari par inclination, je ſens que je l'aime encore, ſans quoi je ne pourrois rèſiſter à tout ce que je ſoufre, et je ne conçois pas qu'une femme, qui auroit épouſé ſon mari ſans l'aimer puiſſe ſoutenir de pareilles epreûves.

CATHERINE.

Si Philinte etoit icy, il pourroit peut-étre vous dire quel parti prendroit cette femme.

JULIE.

Ne me parles plus en ſa faveur. Il ne me parle deja que trop pour luy même. Que dis-je? ah! ſi mon mari avoit le coeur la moitié auſſi bon, il eſt vrai, c'eſt un devoir d'aimer ſon mari, mais les maris n'ont ils donc point de devoirs? n'ont ils d'autres loix que leurs phantaiſies? tandis que nous ſommes rigoureuſement aſſujéties à nos devoirs. Grand Dieu! voicy Philinte.

CATHERINE.

Oui, vraiement, quand on s'occupe de la tentation le diable n'eſt pas loin. Cela va fort bien mais reſte à ſavoir, ſi on peut aider ma maitreſſe oû non.

PHILINTE.

Voicy le moment de faire joûer la mine ; fais Catherine ce dont nous sommes convenües ; amenes Agenor icy.

SCENE HUITIEME.

PHILINTE, JULIE.

PHILINTE.

Quelle espéce de furie ai-je rencontré sur vôtre escäillier ? Madame.

JULIE.

C'est un demon, que mon mari a soigneusement déterrè pour me tourmenter. J'ai souffert que Catherine l'ait mit hors de mon appartement, et je tremble quand je pense au train que fera Agenor grand il le saura.

PHILINTE.

Au nom de Dieu, Madame, cessèz de vous immoler à sa barbare cruauté.

JULIE.

Plus d'avis ni de representations, vous connoissez mes sentimens. Quel plaisir avez vous de tourmenter une femme qui à force de chagrins est comme hors d'elle même.

PAILINTE.

Ce n'est pas ma satisfaction que je cherche en vous aimant, c'est vôtre propre tranquilité·

JULIE.

Quelle tranquilité ? comment pouvez vous me la procurer ? finisséz, vôtre amour mêt le comble à mes inquietudes. Quoique je n'aie rien à me reprocher je tremble qu'on ne vienne à le découvrir ; que n'aurois-je pas à craindre de mon mari ? simplement parceque vous m'aiméz.

PHI-

PHILINTE.

Mon amour peut-il vous rendre plus à plaindre que vous n'êtes ? vous n'avez pas le moindre reproche à vous faire, et cependant vous devez trembler. Je tremble moi même pour vous tant que je vous fais en la puiſſance de vôtre mari, et tant que je vous vois expoſée à toutes les cruautes qu'un tyran peut exercer chéz luy.

JULIE.

Je connois tout ce que j'ai à craindre, il eſt inutil que vous me le repreſentiez. Qui ſait ce qui me pend à l'oeil ce ſoir pour avoir renvoié l'infame gouvernante qu'il vouloit me forcer de prendre ?

PHILINTE.

Et vous avéz le courage de vous y expoſer ?

JULIE.

A quoi ne dois-je pas m'attendre ? ciel ! mais que faire ?

PHILINTE.

Je ne vous quitte pas que je ne vous aie mis en ſeûreté.

JULIE.

Mais, où ?

PHILINTE.

Fiez vous à moi, je vous mettrai en ſeûreté.

JULIE.

Devriez vous hazarder une telle propoſition ? Je me ſerois flatté que vous étiez plus delicat ſur ma reputation.

PHILINTE.

J'ai eu ſoin de la menager. C'eſt chéz une amie que je veux vous mener.

JULIE.

Quoi ? vous m'aimèz ? er je me confierai un moment à vous ? ne m'en parléz plus, que ne m'arrive-t-il pas ? j'ai bien moins à craindre de

mon

mon mari, il n'en veut qu'à mon repos, et vous en vouléz à ma vertu.

PHILINTE.

N'etes vous pas ſûre de mon reſpect ?

JULIE.

Vous m'en manquez deja. Mais mon malheur et le deſeſpoir ou je ſuis animent vôtre audace, et l'animeront encore davantage.

PHILINTE.

Je ne veux profiter ni de l'un ni de l'autre. Je vous jure de ne vous rien dire de mon amour, que vous ne ſoyez en ſeûreté, et que vous n'ayez repris vos eſprits: mes procédés, les egards que j'ai pour vous, les inquietudes que je reſſens, tout doit vous dire combien je vous aime. Je veux vous faire voir la difference qu'il y a entre un homme qui veut ſe faire aimer et obeir en faiſant le tyran, et un autre qui pour gagner un coeur n'employe que les moyens les plus tendres. Enfin je ſuis ſûre que vous m'aimeréz par reconnoiſſance, quand bien même le goût ne s'en meleroit pas. Suivez moi, belle Julie, je vous en conjure à genoux; (*il ſe jette à genoux,*) Je ne survivrai pas à mes inquietudes ſi je vous laiſſe au pouvoir tyrannique d'un mari.

JULIE.

Finiſſéz, Philinte, ſi vous voulez me perſuader que vous etes mon ami, c'eſt en me conſolant, et non en vous obſtinant à me pourſuivre. Levéz vous, ſi non c'eſt vous qu'il faut que je fuye. Et non Agenor, Au nom de Dieu levéz vous.

PHILINTE.

Non, je ne me lêve pas que vous ne me promettiez que vous ſongeréz à vôtre ſeûreté.

SCENE NEUVIEME.

JULIE, PHILINTE, AGENOR, *l'Epée à la main*, CATHERINE *derniere luy, qui luy retient le bras.*

AGENOR.

Je n'en peux plus entendre davantage, indigne ſuborneur, je veux recompenſer, tes infames conſeils.

JULIE.

Juſte Ciel !

CATHERINE.

Patience, arretéz ; ne m'avez vous pas promis de ne pas vous mettre en colere ?

AGENOR.

Laiſſes moi, laiſſes moi.

JULIE. Se jettant dans ſes bras.

Moderez vous Agenor.

AGENOR.

Eloignez vous, Julie, voudriéz vous prendre le parti de ce traitre ?

JULIE.

Quelques paroles meritent-elles la mort ?

AGENOR.

Eloignez vous, vous dis-je, ſans quoi je ne vous epargnerai pas pour me faire jour juſqu' à ſon perfide coeur.

PHILINTE.

Laiſſéz le aller. He bien ! Agenor, tuéz moi, tuez moi, ſi vous trouvéz de l'honneur à tuer une femme.

CATHERINE.

Une femme ! une femme !

AGENOR.

Quoi ? une femme.

SCENE

SCENE DIXIÈME.

NICANDRE, PHILINTE, AGENOR, JULIE, CATHERINE.

NICANDRE.

Qu'y a-t-il? quel bruit faites vous icy?

PHILINTE.

Voicy quelqu'un, qui mieux que perſonne peut ſavoir de quel ſexe je ſuis. Venez, Nicandre, et dites à la compagnie s'il n'eſt pas vrai que je ſuis une femme.

NICANDRE.

Une femme. Oui, je le ſais tres bien, une femme qui voudroit avoir toutes celles de la ville à luy ſeul.

AGENOR.

Pretends tu, infame ſeducteur m'echaper par des propos auſſi ridicules?

NICANDRE.

Arretéz, Agenor.

PHILINTE.

Patience. La preuve eſt aiſée. Nicandre avèz vous les papiers que je vous ai prié d'aller prendre chez mon banquier?

NICANDRE.

Vous voulez dire vôtre ſoeur.

PHILINTE.

Moi, oû ma ſoeur, c'eſt la même choſe, je ſuis ma ſoeur.

NICANDRE.

Seroit-il poſſible?

PHILNITE.

Avéz vous les papiers?

NICANDRE.

Les voicy.

PHILINTE.

Ouvrez les vous verez et pourrez dire que je suis.

CATHERINE.

Pourquoi les, bras vous tombent-ils, Seigneur Agenor, n'avez vous plus envie de tuer? donnez moi vôtre epée, il faut qu'elle meure parce qu'elle est une femme. Quoi? une femme a voulu——à mon maitre? passe si c'eût été un homme. Une femme se donnera les airs d'en conter à ma maitresse. Voiez si la pauvre femme avoit donné dans le panneau, comme elle en auroit été la Duppe. Non, le fait crie vengeance, place, place, que je la tüe.

PHILINTE.

Trêve de badinerie, Catherine. Eh bien, Nicandre, decouvrèz vous qui je suis. Croira-t-on bien tôt que je suis une femme.

NICANDRE.

Hilaire, ciel! Hilaire, cela se peut-il? est-ce vous qui m'avez aujourdhuy donné des preuves si convainquantes d'amour? quo? tant de bontés après tous les torts que j'ai vis à vis de vous? quoi? vous vous êtes donné tant de peines pour moi? pouvez vous encore aimer un mari qui vous a abandonné depuis dix ans? je ne l'ai pas merité.

PHILINTE.

Ne dites pas cela. J'ai été à même à la faveur de ce deguisement de connoitre vôtre coeur. Je suis trop impartiale pour dire que, quoique vous ne m'aimez pas je ne vous trouve pas aimable.

NICANDRE.

Oui, je vous aime, ma chere Hilaire, et je, regrette le tems ou je ne vous ai pas aimé. Tout ce que je vous ai dit tantot sans vous connoitre,

c'eſt le coeur qui vous là dit. (*Se jettant a genoux.*) Mais comment me pardonneréz vous tous mes égaremens ?

PHILINTE.

De pareils égaremens ſont plus pardonables qu'un ſeul acte de tyrannie.

AGENOR.

Que dois-je croire ?

NICANDRE.

Voila ma femme, mon cher Agenor.

AGENOR.

Quel denoûment extraordinaire.

PHILINTE.

Savez vous, Seigneur Agenor, que vous m'avez bien des obligations. Sans moi vos mauvaiſes façons vis à vis de Julie, et l'amour de mon mari pour elle, auroient put vous joüer un de ces tours dont on ſe venge quelque fois l'epée à la main, mais qui ne ſe reparent pas pour cela. Soyéz plus ſage une autre fois. Il y a du danger même pour Julie dans des procedés auſſi durs que les vôtres, quelque vertueuſe qu'on ſoit, il faut ceder quand l'amour d'un coté et la mauvaiſe humeur de l'autre nous attaquent. Son vainqueur pourroit bien ne pas toujours être une femme et il fauroit mieux tirer parti de ſes avantages, que moi.

NICANDRE.

J'ai demandé pardon à ma femme, ſuis mon exemple. Tu as tort, ton epouſe eſt digne de reſpect, je t'en aſſure, il n'a pas tenu à moi, qu'il n'en fut autrement.

AGENOR.

Je vous rends juſtice, Julie, vôtre facon de vous exprimer avec vôtre amant ſuppoſé, celles dont vous vous êtes plainte de mes injuſtices, et la tendreſſe que malgréz tous mes torts vous

avez

avez laissé échaper, tout m'a vaincû que jusqu'icy je m'y suis mal pris pour vivre heureux avec vous; je vous en demande pardon.

JULIE.

Un pareil aveu merite plus encore.

AGENOR.

Pardonnéz moi de n'avoir pas eû plus de confience en vous: je renvoie la gouvernant que je voulois vous donner.

CATHERINE.

Je lui ai deja donné son congé, et elle attendra long tems jusqu'à ce quon aille la rechercher.

AGENOR.

Que Catherine reste, pour être temoins que désormais je veux rendre plus de justice à vôtre vertu et à votre tendresse.

CATHERINE.

J'espere que vous ne prendréz pas toujours des temoins.

AGENOR.

Tiens, Catherine, voila pour te recompenser de t'être si fort exposée pour prendre les interêts de ma femme.

CATHERINE.

Je vous remercie. Je mettrai cet argent de coté, pour m'en servir, si de nouveau il en etoit besoin.

AGENOR.

Non, ma chere Julie, vous êtes la maitresse de disposer désormais de tout ce qui vous plaira pour vos menus plaisirs.

CATHERINE.

Nous aurons soin de vous en rafraichir la mémoire dans son tems.

AGE-

AGENOR.

Vous reglerez vos societés et vos depenses à vôtre phantaisies; tout dependra de vous, moi tout le premier.

JULIE.

Pas trop, Agenor, pas trop.

CATHERINE.

Les conversions si subites ne sont pas toujours les plus sincéres.

AGENOR.

La mienne l'est seûrement.

CATHERINE.

Le malheur est qu'en pareil câs il faut se contenter de simples promesses.

AGENOR.

Nicandre et Hilaire en feront temoins, je les prie de rester icy.

NICANDRE.

Volontiers.

PHILINTE.

Pardonnez, Nicandre, vous avéz la memoire courte, ne m'avéz vous pas promis de me faire souper ce soir avec une jolie fille ?

NICANDRE.

Je renonce à toutes les jolies filles, depuis que je vous ai retrouvé.

CATHERINE.

Voila ce qui s'apelle du galant ! je commence à croire à present qu'il parle sincerement. Messieurs les mari quelques farouches, et quelques débauchés que vous soyez, une bonne femme a toujours l'art de vous ramener à elle, et de vous remettre dans le bon chemin.

FIN.



